

4 JANVIER > ROMAN France

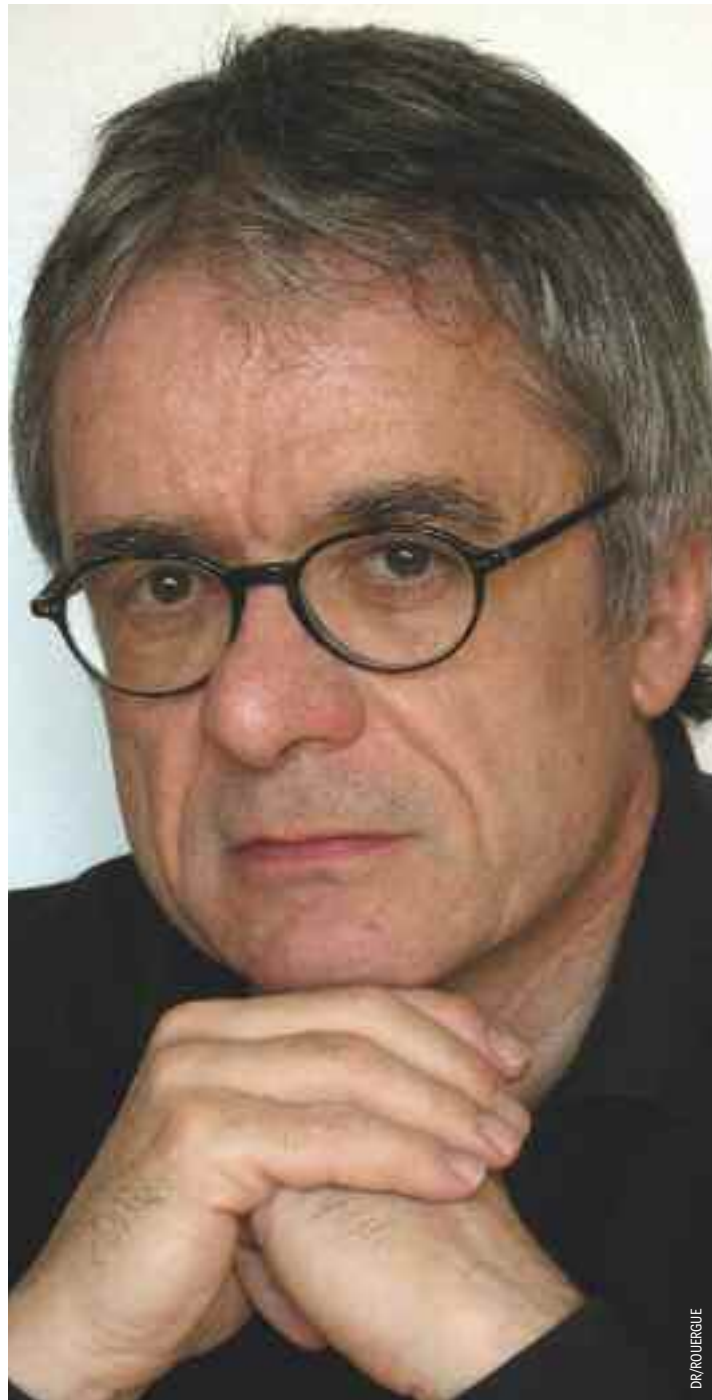
Le dentellier

Proustien comme jamais, le nouveau roman familial d'Antoine Piazza.



Il était d'usage autrefois, dans les familles bourgeoises et traditionnelles, que les jeunes filles, dans l'espérance de leur mariage, brodent, et souvent à plusieurs, ce qu'on appelait leur trousseau, partie intégrante de la dot. Ce fut le cas dans la famille Piazza, où l'écrivain, depuis ses débuts, confie avoir puisé la matière de son œuvre. A la fin du roman, d'ailleurs, réapparaissent quelques mouchoirs blancs et intacts, ornés de quatre A, au chiffre des quatre tantes de l'auteur, de fortes femmes qui fournissent au roman sa charpente. L'aînée est Annabelle dite « Nabelle », plutôt odieuse, qui entend régenter tout le reste de la fratrie, et ne s'intéresse, en fait, qu'aux déboires conjugaux de sa fille Kline, dont elle se délecte. Armelle, la seule qui ait quitté Maillac pour « monter à Paris », a épousé un ancien pétainiste et donne des cours de piano. Elle est d'une avarice sordide, dont le narrateur, enfant, fera l'expérience lorsque sa tante aura insisté pour l'emmener avec eux en vacances sur la Costa Brava, en 1971. Un cauchemar. Enfin, Alice et Angèle, les deux inséparables, et deux sacrées bonnes femmes. L'une a été infirmière de guerre, notamment en Indochine, et règne de façon incontestée sur l'hôpital de Maillac. L'autre est devenue bonne sœur, puis mère supérieure de son couvent, avant de se défroquer, et de venir s'installer à Nice, où elle a créé un centre d'assistance aux prostituées. C'est là aussi, enfin, qu'elle a connu ses premiers émois avec un homme, le voisin du dessus, juste avant que celui-ci ne trépassse...

A part ceux qui travaillent ensemble à Maillac, comme le père du narrateur dans l'usine familiale que l'oncle Louis dirige de main de maître – et a magnifiquement fait prospérer en ajou-



DR/ROUERQUE

le puzzle familial se met en place, assemblé naturellement par le narrateur, selon ses souvenirs et sa vision des choses.

tant la fabrique de gélatine au traitement ancestral de la laine de mouton –, tout ce petit monde ne se retrouve qu'à Noël, aux mariages et aux enterrements. Aux enterrements surtout. Le roman commence ainsi avec celui d'Alice, à Nice, en 1999. Chronologiquement déconstruit, chacun des douze chapitres se situant à un moment différent de la saga des Piazza – à la souche, un aïeul piémontais immigré – de 1906 à 1999. Mais très composé, puisque les chapitres sont centrés sur un personnage ou un événement : par exemple comment, durant la guerre, Tante Alice a repoussé, à soi seule et au péril de sa vie, une douzaine de soldats allemands venus fouiller son hôpital afin d'y découvrir les juifs que, bien entendu, elle y cachait. Ainsi le puzzle familial se met en place, assemblé naturellement par le narrateur, selon ses souvenirs et sa vision des choses.

Il paraît presque superflu d'insister sur la dimension proustienne de l'entreprise d'Antoine Piazza, qui, dès ses débuts, en 1999, avec le magnifique *Roman fleuve*, avait assumé ses affinités avec le narrateur de la *Recherche*. Bien sûr, Maillac n'est pas plus Mazamet que Combray n'est Illiers, ou Balbec Cabourg. Mais chez Piazza comme chez Proust, tout est romanesquement authentique et les méandres du style rendent parfaitement compte du travail d'anamnèse, de cette « recherche du temps perdu » qu'ont en commun le petit Marcel et l'instituteur de Sète. Jusqu'à l'odeur des balles de laine qui est un peu sa madeleine à lui. Piazza est à la fois un écri-

vain rare et précieux. A condition que le lecteur se laisse complè-

tement porter par son écriture, *Le chiffre des sœurs* est un véritable enchantement.

JEAN-CLAUDE PERRIER

Antoine Piazza

Le chiffre des sœurs

ROUERQUE

TIRAGE : 6 000 EX.

PRIX : 18 EUROS ; 240 P.

ISBN : 978-2-8126-0313-6

SORTIE : 4 JANVIER



9 782812 603136

5 JANVIER > ROMAN France

Anne, jour après jour

Été 1966, été 1967. Une année de la vie d'Anne Wiazemsky passée avec Godard. C'est *Une année studieuse*, le nouveau livre de l'auteure de *Jeune fille*.



On l'avait laissée séduisant un âne, on la retrouve épousant Godard. En quelques mois, la douce ingénue Nouvelle Vague d'*Au hasard Balthazar* a bien grandi. Dans ce qui était peut-être jusque là son plus beau livre, *Jeune fille* (Gallimard, 2007), Anne Wiazemsky, l'héroïne du film de Bresson, avait raconté cet éveil à la vie (qui le fut aussi à l'art et aux choses de l'amour). Aujourd'hui, poursuivant le fil de son autobiographie rêveuse, c'est la suite de ce début dans la vie qu'elle nous propose. C'est tout à fait pareil, aussi bien, et, c'est absolument différent.

En fait, il faut croire qu'avoir 19 ans en 1966 ne ressemblait en rien à ce qu'on avait alors connu, ni à ce que l'on connaîtrait. Ode à l'amour d'un homme, *Une année studieuse* l'est aussi à celui d'une époque. L'homme, c'est donc Jean-Luc Godard. A peine sortie de son tournage inaugural, la jeune Anne Wiazemsky, que l'on croit timide et qui ne manque pourtant jamais de révéler dans les plus essentielles circonstances de sa jeunesse un



salutaire culot, lui écrit une lettre pour lui dire combien elle aime son cinéma. Godard, aussi célèbre et consacré qu'il est seul, lui répond avec une ferveur identique et très vite il est question entre eux de choses essentielles et intimes. On suivra un an durant ce couple en devenir, les attermoissements de l'une, les exigences de l'autre, jusqu'à la présentation à l'été 1967, dans la cour d'honneur du palais des Papes, à Avignon, de leur premier « enfant », un film, *La Chinoise* (en passant par leur mariage, ubuesque, dans une modeste mairie suisse du canton de Vaud). Entre temps, Anne et Jean-Luc se quittent pour mieux se retrouver, comme il convient aux amants terribles, font l'amour et de la philosophie, se font des amis et du mauvais sang. On déjeune avec François Truffaut et Michel Cournot, dont la bienveillance n'est jamais prise en défaut. On devise avec Francis Jeanson, on s'inscrit

à Nanterre, où un étudiant roux prénommé Dany vous drague gentiment, on roule en Alfa Romeo, on skie à Megève, on rit aux films de Louis de Funès, on descend le chien, on lit Rimbaud et *Le petit livre rouge*, on joue à cache-cache avec *Paris Match*. Tout est tragique et rien n'est grave.

On connaît la chanson de ce genre de livres : baisers volés et compagnie. Encore faut-il savoir tenir la note, et Anne Wiazemsky s'y emploie à merveille. Jamais sans doute les figures de Godard, ni même celle de François Mauriac, le grand-père, tout de bienveillance et d'ironie, n'avaient été plus tendrement décrites. Sans verser dans une nostalgie béate, c'est d'un temps qui se croyait captif et rimait avec liberté que nous entretenait l'auteure. En ce sens, cette *Année studieuse*, bien plus profonde qu'une lecture inattentive ne le laisserait penser, voisine avec les récits générationnels de Claude Arnaud ou Mathieu Lindon. C'est moins une recherche du temps perdu qu'une tentative d'explication longtemps après que le prodige de la jeunesse s'est dissipé... OLIVIER MONY

Anne Wiazemsky

**Une année
studieuse**

GALLIMARD

TIRAGE : 50 000 EX.

PRIX : 18 EUROS ; 272 P.

ISBN : 978-2-07-012670-5

SORTIE : 5 JANVIER



9 JANVIER > ROMAN France

Une journée particulière

Philippe Besson, romancier
compassionnel.



Philippe Besson a ceci d'unique que, à l'énoncé du titre de son nouveau roman, plutôt déprimant, et à la lecture de l'argumentaire, guère plus engageant, on se dit que non, cette fois-ci, il exagère, et qu'on verra l'année prochaine puisqu'il publie chaque rentrée de

janvier depuis dix ans. Et puis on se lance dans la lecture, et il gagne encore son pari.

Besson, par ailleurs heureux animateur de « Paris dernière » sur Paris Première, scénariste à succès et écrivain reconnu, s'est fait le romancier du drame et de la compassion. Tout en finesse, et en sachant, d'un livre à l'autre, renouveler décors et personnages afin de laisser libre cours à une imagination apparemment jamais en repos.

Cette fois, Besson se délocalise aux Etats-Unis, à Los Angeles précisément, pays de la violence extrême, du travail de deuil et des regrets. « Sorry » est sans doute le mot le plus employé par les Américains, et le plus crispant.

Désolé, donc, le peintre et surfeur Samuel Jones, ex-hippie égoïste et divorcé de sa femme, qui n'a pas su voir que leur fils Paul, 17 ans, ado en appa-



rence sans problème, allait mal. Très mal. Au point, juste après avoir été éconduit par Meredith, une fille qui lui plaisait bien, de se pendre dans les toilettes de son lycée. C'est Scotty, son meilleur copain, qui explique au père toute l'histoire, et lui fait comprendre que les raisons du mal-être de Paul étaient bien antérieures, et profondes.

Désolée aussi, Laura Parker, serveuse à mi-temps au Joey's Café pour cause de divorce. Depuis qu'ils sont adultes, ses deux fils ne lui donnent plus guère de nouvelles, sauf le cadet, Vincent, qui a fait son coming out et ne vient la voir que pour lui soutirer de l'argent. Cette femme qui a tout sacrifié à sa famille se trouve soudain confrontée à la vacuité absolue de sa vie. Et sans désir aucun de la « refaire », comme on dit. Elle a résolu, au soir du 4 novembre 2008, de mettre fin à ses jours.

Ce même jour, Samuel s'est rendu aux funérailles de Paul. L'épreuve achevée, il traîne et prend un ferry. Sur ce ferry, une femme dans ses âges, seule et apparemment désespérée. Laura, bien sûr. Ces deux grands blessés de la vie se rencontreront-ils, s'aimeront-ils et prendront-ils ensemble un nouveau départ ? On ne le dévoilera pas ici.

Pendant ce temps-là, dans le pays, l'élection possible de Barack Obama à la présidence fait souffler, après huit ans de Bush Jr., un formidable vent d'espoir. On sait ce qu'il en est advenu, et des espérances déçues. Samuel et Laura, eux, ne vont pas voter. L'un est confit dans son malheur, l'autre a décidé de larguer les amarres...

Une bonne raison de se tuer a un titre de mélo et en a toutes les apparences. Mais du bon. A petites touches, par blocs de deux chapitres où chacun des « héros » raconte son histoire, essaie de comprendre comment il en est arrivé là, Philippe Besson explore la part intime des êtres, traque leur moindre secret. C'est un roman intimiste et sensible.

J.-C. P.

Philippe Besson

**Une bonne raison
de se tuer**

JULLIARD

TIRAGE : 30 000 EX.

PRIX : 19 EUROS ; 336 P.

ISBN : 978-2-260-02003-5

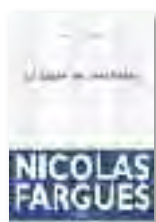
SORTIE : 9 JANVIER



5 JANVIER > ROMAN France

Homme au bord de la crise de nerfs

Nicolas Fargues continue d'explorer sa veine caustique et grinçante dans son nouveau roman, *La ligne de courtoisie*.



Le narrateur de Nicolas Fargues est un écrivain de 43 ans « en voie d'anonymisation définitive ». Après avoir publié deux romans intitulés *Parasoleil* et *La règle de Troie*, il subit une panne d'inspiration. Alors qu'il s'apprête à quitter Paris pour Pondichéry avec sa valise Delsey et un exemplaire de *Bag of bones* de Stephen King, il s'est décidé à organiser un dernier dîner et s'est rendu pour cela au centre d'achat de la banlieue voisine. Autour de la table, dans l'appartement du XX^e arrondissement, on trouve ses deux enfants : Stanley, 19 ans, « *parfait petit con d'époque* », et sa sœur, Rita, sujette depuis l'adolescence à « *des troubles de conduite alimentaire* ». Parmi les invités, il y a également Maude, la petite amie de Stanley au visage « *aviaire* », flanquée de son chétif yorkshire. Dorothee, sa voisine de palier et maîtresse occasionnelle, ne s'est pas douchée après son cours de yoga. Sylvain, son frère cadet, fonctionnaire « *pataud mais pas méchant* », est pasqué quant à lui depuis

peu avec une certaine Hidaya qui vient de Mayotte. Le lecteur accompagne ensuite l'écrivain durant son état des lieux avec l'agent immobilier qui lui vante les mérites du Taj Mahal. Lors de son escale chez son éditeur, Vadel, il comprend en un coup d'œil qu'il ne constitue plus une priorité pour la maison. Le narrateur de Fargues n'a manifestement pas envie d'économiser 60 euros de taxi et que son frère l'accompagne à l'aéroport. Il est même prêt à déboursier 99 euros supplémentaires pour une chambre d'hôtel à l'Ibis de Roissy plutôt que de dormir chez ses parents...

Arrivé à Pondichéry, le ton change, le regard aussi. Mais l'éclaircie ne dure pas longtemps. Les tracas reprennent vite, l'acidité revient, le fiel se déverse à nouveau... Nicolas Fargues, on le sait, écrit des romans inconfortables et grinçants où il porte un regard ironique sur le monde moderne. Drôle et désagréable, *La ligne de courtoisie* brosse le terrible portrait d'un homme au bord de la crise de nerfs.

ALEXANDRE FILLON

Nicolas Fargues

La ligne de courtoisie

P.O.L

TIRAGE : 25 000 EX.

PRIX : 15 EUROS ; 176 P.

ISBN : 978-2-8180-1477-6

SORTIE : 5 JANVIER



12 JANVIER > ROMAN France

Jusqu'à ce que l'amour nous sépare



L'une, c'est Alice. L'autre, Cécile. Naviguant dans le no man's land de la quarantaine, elles se souviennent d'un temps où leur amitié promettait de les figer à jamais dans

l'adolescence. Elles se sont perdues sans trop savoir pourquoi, peu à peu, sans éclats véritables, peut-être juste faute d'avoir su donner un nom à ce qui les unissait vraiment. Elles ont grandi sous Mitterrand et vieilli sous Chirac ; la belle affaire.

Cécile et Alice sont *Les séparées*, héroïnes du troisième roman de Kéthévane Davrichewy, le deuxième à l'enseigne de Sabine Wespieser après le très beau *La mer Noire* (prix Version Femina-Virgin Megastore 2010). Au début du livre, Alice vient de divorcer, Cécile est plongée dans le coma à la suite d'un accident de voiture. Les deux déroulent comme elles le peuvent le fil de leur amitié de trente ans et de ce qu'elles ont partagé : plus ou moins, des

frères, des amants, des parents, des maisons de vacances, des voyages, la sensation de l'élasticité du temps. Deux vies s'écoulent, l'air de rien, accompagnées par des films, des événements, et surtout des chansons qui sont



Kéthévane Davrichewy

comme autant de signes, de mythologies portatives, d'objets transitionnels pour oublier que le soir tombe... Croisant les points de vue de ses deux narratrices (et révélant ainsi comment se creusent les fossés), Kéthévane Davrichewy compose une sonate pour l'amour – car c'est bien de cela qu'il s'agit – en allé. On songe, à suivre l'éducation sentimentale joliment ratée de ces deux gamines, au film si tendre de Martine

Dugowson, *Mina Tannenbaum*. Avec quelque chose de plus âpre, d'un rien déplaisant, quelque chose de fort délicatement décrit et écrit, et qui doit s'appeler le temps qui passe. O. M.

Kéthévane Davrichewy

Les séparées

SABINE WESPIESER

TIRAGE : 6 000 EX.

PRIX : 18 EUROS ; 192 P.

ISBN : 978-2-84805-106-2

SORTIE : 12 JANVIER



5 JANVIER > ROMAN France

Les exilés

Dans les années 1950 en Algérie, la passion tragique entre un juif et une musulmane.



Au début de l'été 1955, Batna, en Algérie, est un lieu encore préservé où commence à se faire entendre l'écho des « événements ». C'est encore un temps de cohabitation paisible entre les Arabes et les Juifs, où « *les familles Cohen et Ben Batouche partagent la même cour* », ainsi que le consigne le héros du roman de Caroline Boidé, David, un ébéniste juif, dans les carnets qu'il tient depuis qu'il a rencontré à Alger Malek, une jeune bibliothécaire musulmane. Entre eux, la passion s'est installée au même instant que le désir, dès la première rencontre. Et les deux se jettent dans l'histoire comme des affamés. « *J'étais en crue en sa présence, plongé dans un délire vif* », se souvient-il.

Mais le danger est vite là, menaçant ce couple audacieux. La première alerte vient de l'intérieur, un « incident » devant la synagogue, où, pour la première fois, la relation ne s'assume pas. Plus tard, c'est le rabbin qui rappelle à David ses devoirs à l'égard de la religion, tandis que Malek reçoit une

lettre anonyme contenant des injonctions similaires, issues du Coran. Lui ne peut se résoudre à s'exclure de la communauté en transgressant ses règles, elle pressent le drame, se retranche dans le mutisme. Puis meurt brutalement.

C'est le point de bascule de ce roman sensuel et exalté construit en deux temps : celui de l'amour fou puis, une fois Malek disparue, celui du deuil éternel, de la survie souterraine des sentiments. Où celui qui reste, tout en consentant à s'engager dans une nouvelle vie, à se marier avec la femme qu'on lui a choisie, continue de déposer ses offrandes devant l'autel du chagrin, hanté par les mots qu'a écrits son amante dans un journal et qu'il découvre quand tout est perdu...

Caroline Boidé, à l'aube de ses 30 ans, donne une voix lyrique et vibrante à ses personnages, habités d'un amour utopique, aux frontières du mystique. De ces alliances des âmes, par-delà les corps, que rien ne peut rompre.

VÉRONIQUE ROSSIGNOL

Caroline Boidé

Les impurs

SERGE SAFRAN ÉDITEUR

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 15 EUROS ; 144 P.

ISBN : 979-10-90175-02-0

SORTIE : 5 JANVIER



4 JANVIER > ROMAN France

Où es-tu reva-reva ?

Loin des moiteurs tropicaux, **Jean-Luc Coatalem** nous propose un huis clos insulaire et glacé.



Inutile de chercher sur une mappemonde l'île d'Antipodia, qui porte bien son nom : c'est un confetti inhospitalier, situé au milieu du grand rien antarctique. C'est là que ce nomade de Coatalem, que l'on croyait ancré dans les moiteurs tropicaux, a situé son nouveau roman, un huis clos entre deux personnages hors normes, des losers magnifiques que des accidents de la vie ont conduits à accepter cet exil qu'ils aimeraient bien croire provisoire. Du moins Albert Paulmier de Franville, dit Gouv, le gouverneur, muté là pour deux ans par un Quai d'Orsay qui n'a guère apprécié ses frasques avec de très jeunes Asiatiques. François Jodic, lui, dit Jodic, s'est engagé volontairement afin d'oublier son chagrin d'amour, Virginie. Et ce n'est pas Bobetta, la vaillante actrice suédoise des films pornos que les deux hommes regardent parfois ensemble dans leur baraquement, toute hiérarchie abolie, qui la remplacera et le réchauffera. La journée, Gouv et Jodic travaillent à la gestion de leur petit Sainte-Hélène pour le compte de La Glaciale, la compagnie fermière qui administre ce puzzle qu'on appelle les TAAF, les Terres australes et antarctiques françaises. Seule mission d'Antipodia, en dehors des dimensions stratégique et scientifique, offrir un refuge à d'éventuels bateaux en perdition dans ces parages quasi impraticables. L'après-midi, Jodic, qui a quartier libre, s'occupe de leur troupeau de chèvres, et joue les Robinson. Il a aussi, hélas, découvert le reva-reva, une plante

merveilleuse en décoction qui, prise en quantité modérée, procure une douce euphorie. Mais, si on en abuse, elle rend cinglé, parano et violent. Et Jodic en abuse, justement, qui devient petit à petit un camé halluciné. Il patrouille, déguisé en Indien peint et emplumé. Pendant ce temps, Gouv, handicapé par une très vilaine blessure, assiste impuissant au naufrage de son second, qu'il note réglementairement dans son *Journal de bord*. C'est l'arrivée sur Antipodia de Moïse, un pêcheur mauricien noir, naufragé, qui va servir de catalyseur et déclencher une catastrophe finale que l'auteur laisse présager comme inéluctable.

Le gouverneur d'Antipodia est un livre à part dans l'œuvre de Jean-Luc Coatalem, récit de voyage dans un univers qui n'existe pas, et parabole où l'écrivain s'amuse à revisiter les classiques, notamment *Robinson Crusoé*, qu'il pousse encore plus vers l'absurde et la cruauté. La construction, assez subtile puisque alternant quatre narrateurs – les trois déjà présentés, et, Capitaine Raymond, le patron-pêcheur qui a jeté Moïse à la mer à la suite d'une querelle professionnelle –, est parfaitement maîtrisée, comme la progression dramatique, toute en crescendo. Les personnages ont de l'épaisseur, et de l'humanité. Quant au fondement du roman, ce pourraient être les conséquences, sur des individus fragiles, du choc entre culture et nature. C'est brillant et, comme toujours chez Coatalem, impeccablement écrit. Un petit chef-d'œuvre glacé et sophistiqué. J.-C. P.

Jean-Luc Coatalem
Le gouverneur d'Antipodia

LE DILETTANTE

TIRAGE : 4 444 EX.

PRIX : 15 EUROS ; 192 P.

ISBN : 978-2-84263-688-3

SORTIE : 4 JANVIER



5 JANVIER > RÉCIT France

Le compagnon de voyage



Le nouvel opus de **Philippe Mezescaze** démarre et se clôt par un voyage. L'écrivain se trouve dans un autobus à Adama – l'autre nom de Nazret, en Ethiopie – lorsqu'il aperçoit, « gisant sur le bas-côté, un jeune homme nu »

et blessé. Les policiers locaux donnent dans la rapine, détoussent les passagers, mais prennent soin de laisser tranquilles les touristes. L'auteur de *L'impureté d'Irène* (Arléa 1987, repris en Arléa Poche) ne chemine pas seul. Mais voilà que ledit compagnon souffre et qu'il semble atteint d'une infection grave. Rentré à Paris, il sera admis à l'hôpital, placé dans le coma, avant de reprendre peu à peu le dessus. Jeté dans la tourmente et l'incertitude, son ami en profite pour croquer le portrait d'un homme aux origines lituanienes, né dans une tribu dont il s'est affranchi. On découvre alors un garçon de 7 ans qui se prenait pour le jeune maharaja de Jinapur et rêvait de voler. On croise ainsi le peintre Edouard Mac'Avoy et le pape Jean XXIII, saisi à une époque où il s'appelait encore Angelo Roncalli. Plus loin, des soldats armés apparaissent à Aden. Avant que la douceur de la Grèce et du Laos ne fasse baisser la tension. Beau texte sur la menace et la précarité du bonheur, *A nos corps exaucés* est un livre d'images et de sensations que l'écriture de Mezescaze restitue avec finesse. AL. F.

Philippe Mezescaze

A nos corps exaucés

LES CONTREBANDIERS ÉDITEURS

TIRAGE : 1 500 EX.

PRIX : 15 EUROS ; 136 P.

ISBN : 978-2-915438-47-5

SORTIE : 5 JANVIER



5 JANVIER > ROMAN France

Hontes

Portrait d'un homme, enfant blessé devenu meurtrier par accident. Un beau et sombre cinquième roman d'**Anne-Constance Vigier**.



La famille est son terrain : Anne-Constance Vigier aime camper dans ce champ de bataille partagé, observer l'oppression domestique. Elle excelle dans la description des frustrations, des contrariétés, des peurs rentrées qui marinent à l'intérieur. *Héritage* est une histoire fatale et sombre, éclairée pourtant par une lumière douce d'arrière-saison grâce à son prologue et à son épilogue, situé en 2047. Entre ces deux bornes du récit, un accident aux conséquences dramatiques, un séjour en prison,

des images douloureuses d'enfance, une histoire d'amour, aussi.

Cadre quadragénaire, Gabriel est un homme mal dans sa vie, miné en silence par l'ennui au travail, la jalousie, une honte polymorphe et diffuse. Il vit depuis quinze ans avec Vincent, qui paraît plus insouciant et lui reproche de ressasser d'anciennes humiliations, le « *souvenir torturant* » de sa mère brutale. Comme dans *Ce frère-là* (2010) et *La réconciliation* (2008), où une fille devait cohabiter quelques jours avec son père, tyran déchu, c'est l'abus de pouvoir, l'intolérance ordinaire qui marquent les relations entre mère et fils. Ici, Gabriel revoit la violence qu'il a subie, enfant, dans le miroir inversé du conflit terrible qui oppose une secrétaire de l'entreprise à son fils, adolescent plein de révolte haineuse, par qui surviendra le drame. Au cours d'une dispute, Gabriel le tue accidentel-

lement, dissimule son corps, avant de se dénoncer deux jours plus tard alors qu'il est parti passer Noël chez les parents de Vincent en compagnie des cinq sœurs de ce dernier et leurs enfants. Cette réunion familiale donne d'ailleurs lieu à des scènes particulièrement réussies dans lesquelles la romancière regarde avec lucidité et sympathie ses personnages mus par leur psychologie propre et pris dans le fonctionnement du groupe. Comme lorsqu'elle décrit si justement ce qui se joue à la fois d'intime et de social dans un ascenseur d'entreprise où se mêlent l'odeur de la sueur et le parfum des déodorants. V. R.

Anne-Constance Vigier

Héritage

JOËLLE LOSFELD

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 15 EUROS ; 186 P.

ISBN : 978-2-07-246264-1

SORTIE : 5 JANVIER



5 JANVIER > ROMAN Etats-Unis

Dr P. et les femmes

Sur les jantes marque le grand retour au roman de **Thomas McGuane**.



C'est le premier grand choc de la rentrée étrangère de janvier. Thomas McGuane n'avait plus publié de roman depuis *A la cadence de l'herbe* (Christian Bourgois) en 2004. Tout juste avait-il regroupé une belle poignée de nouvelles, deux ans plus tard, dans le recueil

En déroute (Christian Bourgois). Le revoilà enfin aux affaires, et dans une forme éclatante, avec *Sur les jantes*. L'un de ses tout meilleurs livres, dont on sort épaté.

Le protagoniste de l'affaire se nomme Berl Pickett, Berl étant la contraction d'Irving Berlin. Un prénom peu banal donné en hommage au fameux compositeur de *God bless America*. Fils unique, le sieur Pickett a eu des parents pentecôtistes : une mère coiffeuse née dans l'Arkansas et folle de Dieu, et un père qui avait combattu les Allemands en France avant d'être tuyauteur pour la Northern Pacific Railroad, fermier ou postier. Le héros de McGuane, lui, est devenu médecin généraliste dans une clinique du Montana. Quand il était adolescent, sa tante Silbie, qui habitait un vaste mobile home dans l'Idaho, lui a appris quatre-vingt-dix-neuf pour cent de ce



Thomas McGuane

MATHEU BOURGOIS/CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

qu'il saurait jamais « en matière de sexualité ». Des femmes, il n'en a jamais manqué, qu'elles soient des amies ou des maîtresses. Lorsqu'il était étudiant, sa première petite copine, Debbie Stands Ahead, était une vraie jeune fille de la tribu des Crows qui a fini par épouser un dentiste. Impossible de recenser ensuite toutes les conquêtes du gaillard au cœur d'artichaut. Entre Tessa Larionov, dame au comportement étrange qui dansait le tango et lui accordait ses faveurs. Shirley, l'épouse d'un avocat. Sa collègue Jinx qui lui cuisine de bons plats et lui sert du côte-rôtie. Ou la brûlante Jocelyne Boyce, pilote

d'avion tombée du ciel pour atterrir dans sa vie... Thomas McGuane, dont Bourgois reprend également *Le club de chasse* dans la collection « Titres », déploie toute sa truculence pour donner corps à un excentrique qui ne « pige absolument rien au base-ball » et peut poser des points de suture en écoutant ZZ Top à plein volume ! Héros humain et attachant, le Dr Pickett aime la nature, la pêche, les chiens d'arrêt et les chevaux. Il va d'ailleurs découvrir les événements tragiques du 11 septembre 2001 alors qu'il se trouve coupé du monde, parti tranquillement lancer sa ligne dans un endroit reculé. Ce qui lui vaudra de rentrer chez lui au volant d'une Oldsmobile 88 rouge rubis, achetée au Canada.

Une fois commencé, impossible de refermer un roman tendre, drôle et poignant où l'on lira des pages magnifiques sur le rapport aux vivants et aux morts. Sur cette vie qui file « vers son propre terme en ligne droite, et sans aucun espoir de renouvellement ». La musique de McGuane est décidément unique. Il faut l'écouter, se laisser bercer sans tarder. AL F.

Thomas McGuane
Sur les jantes
CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR MARC AMFREVILLE
TIRAGE : 3 000 EX.
PRIX : 23 EUROS ; 496 P.
ISBN : 978-2-267-02277-3
SORTIE : 5 JANVIER



5 JANVIER > ROMAN Etats-Unis

Les diaboliques

Un nouvel exploit romanesque par le grand **Ron Hansen**.



Ron Hansen est professeur d'arts et sciences humaines à l'université de Santa Clara, en Californie, ce qui doit le changer agréablement du rude Nebraska, où il est né en 1947. Auteur de huit romans, d'un recueil de nouvelles et d'un essai, il a obtenu plusieurs

distinctions littéraires aux Etats-Unis, mais pas encore les prix les plus prestigieux. En revanche, l'un de ses meilleurs romans, *The assassination of Jesse James by the coward Robert Ford* a été magnifiquement porté à l'écran, avec Brad Pitt dans le rôle principal. Buchet-Chastel a publié en français la quasi-totalité de son œuvre, dont l'excellent *La nièce d'Hitler*, qui reparait simultanément en « Libretto » (Phébus).

Outre sa qualité d'écrivain, Ron Hansen, que l'on aimerait voir mieux reconnu en France, a l'art de choisir ses sujets. Il se fonde toujours sur des histoires authentiques, qu'il revisite, réinvente, dans un subtil va-et-vient entre la réalité et la fiction. Et toujours avec une pointe d'ironie, notamment dans les dialogues. *Une irréprouvable et coupable pas-*

sion s'inscrit donc parfaitement dans l'œuvre de Hansen, fasciné par le mal.

C'est l'histoire de Ruth Snyder, femme de mœurs légères et manipulatrice d'exception qui, en 1927, à New York et en pleine prohibition, parvient, après plusieurs tentatives personnelles ratées, à faire assassiner son vieux mari, qu'elle déteste depuis toujours, par le malheureux Judd Gray. Son amant « principal », dont elle a fait, avec l'aide du whisky, son esclave *perinde ac cadaver*. Justement, les deux complices ont fini sur la chaise électrique, lui avec dignité, elle de façon abominable. Leurs exécutions nous sont d'ailleurs racontées dans les moindres détails à la fin du roman, et ce chapitre, à soi seul, constitue un plaidoyer suffisant pour l'abolition de la peine de mort aux Etats-Unis.

Dès le début, on sait qui est la vraie coupable, même si elle imagine une mise en scène totalement délirante dans le dessein de duper la police. Aucun cambrioleur italien, costaud et violent, n'aurait pu faire le coup en abandonnant le meilleur de son butin : les bijoux de Ruth ! Les deux amants sont aussi diaboliques que pathétiques, ils n'ont aucune chance de s'en tirer. D'ailleurs, confondus, ils avouent tout : sauf que Ruth, garce et vulgaire, dans l'espoir de sauver sa peau, charge à fond Judd, lequel culpa-

bilise et s'abîme dans son mysticisme naturel. En attendant la mort, dans leurs cellules – séparées – de Sing Sing, elle se préoccupe de son maquillage tandis que lui écrit ses Mémoires, *Doomed ship*. Ce qui est remarquable, dans ce nouveau Hansen, c'est la reconstitution détaillée (presque un peu maniaque parfois) de l'Amérique des années 1920, en pleine euphorie malgré la prohibition et les crimes de la Mafia. Ce mélange très étasunien de débauche et de puritanisme. Et puis, tout le long processus qui mène au crime est raconté de façon passionnante. L'écrivain d'aujourd'hui parvient presque à nous faire oublier que le crime de Ruth Snyder a déjà inspiré autrefois deux romans à James M. Cain : *le Facteur sonne toujours deux fois* (1934) et *Assurance sur la mort* (1935), tous deux adaptés au cinéma, avec même un remake en 1981 pour *Le facteur*. Ron Hansen, lui, a bien fait de sonner une troisième fois.

J.-C. P.

Ron Hansen
Une irréprouvable et coupable passion
BUCHET-CHASTEL
TRADUIT DE L'AMÉRICAIN PAR VINCENT HUGON
TIRAGE : 4 000 EX.
PRIX : 21 EUROS ; 326 P.
ISBN : 978-2-283-02527-7
SORTIE : 5 JANVIER



5 JANVIER > HISTOIRE France

Le soldat indispensable

Julien Fargettas raconte l'histoire méconnue des tirailleurs sénégalais.



Jusqu'alors, ce type de sujet sensible était l'apanage des Anglo-Saxons. Jusqu'alors, sur les tirailleurs sénégalais, on ne disposait que de l'étude de Myron Echenberg, de l'université

McGill à Montréal, traduite en 2009 chez Karthala. Et puis Julien Fargettas vint. Cet officier dans l'armée de terre s'est imposé en quelques années comme un spécialiste de l'histoire des « coloniaux ». A 36 ans, après plusieurs articles dans des revues spécialisées, il publie à destination du grand public un ouvrage important tiré de sa thèse de doctorat.

Dans ce livre, Julien Fargettas a réuni une quantité impressionnante de documents pour raconter, par le menu, l'histoire de ce corps créé sous le second Empire, en 1857, et dissous après la Seconde Guerre mondiale. Pourtant, c'est la Grande Guerre qui change son image exotique et lointaine



Julien Fargettas

puisqu'il intervient dans les tranchées, en première ligne, au milieu des poilus.

Après le traité de Versailles, les troupes d'occupation françaises dans la Rhénanie et dans la Ruhr sont en partie constituées de coloniaux. Les Allemands protestent avec une rare violence xénophobe contre ceux qu'ils qualifient de « honte noire ». Mais c'est surtout pendant la Seconde Guerre mondiale que les tirailleurs interviennent massivement, d'abord en 1940, puis en tant que force d'appoint lors de la libération de la France.

Julien Fargettas raconte la vie quotidienne de ces soldats, leur recrutement entre 1939 et 1940 (plus de 100 000), leurs statuts, leurs religions, leur alimentation, les maladies dont ils souffraient, les relations conflictuelles avec les autres troupes coloniales du Maghreb, les exactions commises avec les coupe-coupe, jusqu'aux fantasmes sur leur sexualité en relation avec un racisme toujours latent envers ces hommes considérés comme de « grands enfants ».

On apprend ainsi qu'une division SS exécuta 51 tirailleurs en juin 1940 dans la région lyonnaise et que les nazis se livrèrent sur ces soldats noirs à des expériences épouvantables dans un hôpital colonial en Gironde.

L'historien revient aussi sur le massacre de Thiaroye, le 1^{er} décembre 1944. C'est là, non loin de Dakar, que les gendarmes français et les troupes coloniales firent feu sur les tirailleurs qui manifestaient pour obtenir le paiement de leur solde. Bilan, 35 morts et un ressentiment lourd à l'égard d'un pays qu'ils ont servi loyalement. S'engage alors, après la décolonisation, une lutte pour faire reconnaître leur statut d'anciens combattants et le versement des pensions.

Doctorant à l'université d'Aix-Marseille (au Centre d'histoire militaire comparée de l'IEP d'Aix-en-Provence), Julien Fargettas poursuit ses recherches sur cette histoire finalement moins oubliée que méconnue.

Avec cet ouvrage, il a déjà réussi une étude de référence qui a le double mérite de combler une lacune importante de notre passé colonial et de rendre hommage à la mémoire de ces combattants morts pour la France. LAURENT LEMIRE

Julien Fargettas

Les tirailleurs sénégalais

TALLANDIER

TIRAGE : NC

PRIX : 21,90 EUROS ; 384 P.

ISBN : 978-2-84734-854-5

SORTIE : 5 JANVIER

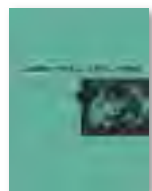


9 782847 348545

5 JANVIER > ESSAIS Allemagne

L'art et la politique

Quatre artistes et intellectuels en lutte contre le fascisme dans les années 1920.



C'est le moment où Paris perd son statut de capitale mondiale de l'art. Nous sommes en 1920, juste après la fin de la Première Guerre mondiale, qui a entraîné l'Europe dans l'hécatombe. Sur ces ruines est né le mouvement dada, explosion esthétique qui « a transformé tous les «-ismes» de l'art en petites histoires d'atelier surannées ». L'art se politise en refusant le confort bourgeois qui a favorisé le chaos. C'est le sens des articles de **George Grosz** et de **Wieland Herzfelde**, ou de la conférence sur l'art du photomontage donnée en 1938 par **Günther Anders** en hommage à **John Heartfield**.

Ces articles traduits pour la première fois en français sont des prises de position, un renoncement à l'art pur au profit d'un art engagé. « Vos pinceaux et vos plumes, qui devraient être des armes, sont des fétus de paille vides. » Cela se manifeste dans le langage quand Grosz et Heartfield s'en prennent à

Oskar Kokoschka, qu'ils qualifient de « canaille de l'art » qui, « comme une soubrette avec ses maîtres, s'angoisse et tremble jusqu'à en chier dans son froc ». Ces analyses décapantes n'en constituent pas moins une vision très éclairée et très audacieuse de la fonction de l'art. « Les meubles du Bauhaus de Weimar sont sans doute construits de façon pertinente. Et pourtant, on s'assied plus volontiers sur bien des chaises produites en série et anonymement par des menuisiers – car elles sont plus confortables que celles conçues par un constructeur du Bauhaus ivre de romantisme technique. » Ces petits essais peuvent également être envisagés comme des résumés saisissants de l'histoire de l'art, au moment où tout bascule avec l'apparition de la photographie puis du cinéma. Quelle est donc la fonction de l'art par rapport au réel ? La réponse apparaît évidente aux yeux de ces artistes et penseurs après 14-18, qui ont écrit ces textes dans la fureur de l'Allemagne des années 1920, après l'échec de la révolution spartakiste et avant le cataclysme nazi.

Ce qui réunit ces quatre mousquetaires du beau,

c'est la volonté d'en finir avec un art qui dépend de la bourgeoisie. Il doit donc mourir avec elle, pour mieux renaître afin de jouer un autre rôle. Celui de montrer la vérité bouffonne et tragique au-delà de la vérité établie. D'où le grotesque cher à Grosz ou le photomontage pratiqué avec force par Heartfield contre un ennemi commun, Hitler, et la montée du fascisme en Europe.

« L'artiste n'est jamais au-dessus de son milieu et de la société de ceux qui l'aprouvent. » Cet *Art en danger* a paru à Berlin en 1925. Il lui a été ajouté le texte du philosophe Günther Anders, qui, bien que postérieur, parle de cette époque en analysant les photomontages de Heartfield, reproduits dans cette édition. Nous disposons ainsi d'un document passionnant doublé d'un traité d'esthétique. L. L.

Günther Anders, George Grosz, Wieland Herzfelde et John Heartfield

L'art est en danger

ALLIA

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR CATHERINE WERMESTER

TIRAGE : 200 EX.

PRIX : 9 EUROS ; 80 P.

ISBN : 978-2-84485-434-6

SORTIE : 5 JANVIER



9 782844 854346

4 JANVIER > PHILOSOPHIE France

Parlez-moi d'amour !

Dans son nouvel essai, **André Comte-Sponville** s'interroge sur l'amour et la sexualité.



Il y a un an, André Comte-Sponville publiait chez Albin Michel *Le goût de vivre : et cent autres propos*. Il y était question d'appétence pour l'existence, d'enthousiasme, d'envie. Cela avait bien marché. On avait compris que le philosophe vivait bien dans le monde et que ce monde l'inspirait. C'était rassurant sans être étonnant. Comme une suite logique à cet engouement, il poursuit sa réflexion sur un thème ambitieux et grave : l'amour. Et derrière cet amour qu'il décline selon trois entrées d'un même sujet – l'amour passion (*erôs*), l'amour qui dure (*philia*) et l'amour des autres (*agapê*) –, il aborde la sexualité, les vertus et la mort. Eros sans Thanatos ne formerait pas en effet une tête d'affiche complète au théâtre de l'existence. A sa manière, qui a fait son succès, celle d'avancer à petits pas en faisant croire que le chemin

sera court, en multipliant les exemples de la vie quotidienne, Comte-Sponville entraîne donc son lecteur dans une randonnée philosophique jalonnée de quelques passages délicats toujours abordés avec une technique éprouvée. Comme tout bon guide, il fait des pauses. Il fait observer. Il remarque. Il s'interroge. Et, comme il est philosophe, il répond aux questions qu'on ne se posait pas. Socrate, Platon, Montaigne, Pascal, Kant, Schopenhauer, Nietzsche, Simone Weil ou Alain sont convoqués pour parler de l'érotisme, de l'amitié, de la charité. Ils répondent présent dans ces essais qui ont conservé la saveur des conférences, leur présence, leur oralité, leur art de la digression pour mieux revenir ensuite au sujet. Même les répétitions servent à circonvier l'essentiel. Après le printemps tumultueux de l'affaire Dominique Strauss-Kahn, il n'était pas inutile qu'un philosophe, matérialiste et hédoniste, disciple d'Epicure et de Louis Althusser, qui fut son professeur à Normale sup, recadre le débat sur la sexualité et l'amour. « *Le sexe n'a pas de morale, c'est pourquoi les amants doivent en avoir une.* »

Derrière *Le sexe ni la mort*, on voudrait entendre « le sexe nie la mort », ce qui n'est vrai que pour l'espèce, pas pour l'individu. « *Le sexe ni la mort ne dépendent ordinairement de nous : il est rare qu'on les choisisse, impossible qu'on leur échappe.* » A sa façon, ludique et pudique, érudite et accessible, André Comte-Sponville continue le chemin qu'il s'est fixé depuis le *Petit traité des grandes vertus* (1995), qui s'achevait justement sur l'amour. « *Il serait plus facile de n'aimer rien ni personne ? Peut-être. Mais c'est que nous serions morts. Si nous n'aimions pas aussi la difficulté, comment pourrions-nous aimer la vie ?* » Dans sa démarche qui fait son œuvre, il montre que la philosophie, au quotidien, peut nous aider à réfléchir sur ce que nous sommes et ce que nous voulons être. L. L.

André Comte-Sponville
Le sexe ni la mort : trois essais sur l'amour et la sexualité
ALBIN MICHEL
TIRAGE : 50 000 EX.
PRIX : 20 EUROS ; 416 P.
ISBN : 978-2-226-23861-0
SORTIE : 4 JANVIER
9 782226 238610

5 JANVIER > BD Pays-Bas

La ligne claire en version Kärcher

La compilation de ses nouvelles graphiques souligne la puissance décapante de l'œuvre de **Joost Swarte**.



Depuis *L'art moderne* (Humanoïdes associés, 1980), qui l'a fait découvrir, Futuropolis a publié dans les années 1980 une demi-douzaine de ses œuvres dont *Passi*, *Messa* (4 tomes), Casterman sa réjouissante série *Coton et Piston* (3 tomes de 1995 à 1997), et Glénat un catalogue d'exposition (*Leporello*, 2010). Mais Joost Swarte, qui s'est un peu éloigné du 9^e art depuis quinze ans, est resté injustement méconnu dans l'Hexagone. Illustrateur, graphiste, designer, architecte et scénographe, l'artiste néerlandais né en 1947 est pourtant une figure clé de la BD contemporaine, qu'il a autant influencée qu'un Robert Crumb ou un Art Spiegelman. Marqué dans sa jeunesse par l'œuvre d'Hergé, il est même, ainsi que le rappelle l'auteur américain Chris Ware dans sa préface à *Total Swarte*, l'inventeur du terme de « ligne claire » pour définir le style du maître de la BD belge comme le sien propre, qui



JOOST SWARTE/DENOËL GRAPHIC

en détourne le sens avec une impeccable élégance. Il a aussi conçu des timbres, des logos, des meubles et des objets, des vitraux (ceux du couvent Sainte-Cécile, siège de Glénat à Grenoble), un théâtre et même... des pâtisseries. *Total Swarte* rassemble ses nouvelles graphiques réalisées entre 1972 et 2010. Elles frappent par le contraste entre la précision fascinante de la composition et du trait et l'exubérance, la fantaisie de l'univers de leur créateur. Joost Swarte porte sur la société un regard acide à travers des histoires loufoques. D'Hergé, il a gardé la

rigueur du style et le dynamisme de la narration. Mais cet artiste underground charge, lui, sa ligne claire de dynamisme pour décrire la face sombre de l'humanité. Il suffit de lire les quelques pages d'*En attendant le renfort*, où un officier blanc mène une poignée de soldats noirs à un combat à la fois ludique et sans merci, pour saisir la distance avec l'univers policé de Tintin. Ou de suivre le principal héros récurrent de Swarte, l'ingénu Jopo de Pojo, dans *Une chance sur mille*, où un chef d'entreprise tente de faire enlever son fils afin de réduire son revenu imposable, pour comprendre qu'il n'entend pas se contenter d'amuser les enfants. *The rubber paradise*, qui donne vie à une théorie de capotes usagées, témoigne de son imagination débordante. Le père de Tintin a lui-même droit dans *Les aventures d'Hergé il y a 50 ans* à un hommage gentiment ironique.

Joost Swarte
Total Swarte
DENOËL GRAPHIC
TRADUIT DU NÉERLANDAIS PAR DANIEL CUNIN, ET DE L'ANGLAIS PAR LIJU SZTAJN ET CORINNE JULVE
PRÉFACE DE CHRIS WARE
TIRAGE : 6 000 EX.
PRIX : 25 EUROS, 144 P. COUL.
ISBN : 978-2-207-25679-4
SORTIE : 5 JANVIER
9 782207 256794



PHOTO CATHERINE HELE © GALLIMARD

Clandestine

Avec *Les passagers de l'Anna C.*, **Laura Alcoba** poursuit l'exploration des méandres de son histoire familiale et de ceux de son pays d'origine.

Un jour du printemps 1968, neuf jeunes argentins et un bébé prirent sur le port de Gênes un transatlantique pour rejoindre leur pays d'origine, via Santos au Brésil. Le bateau s'appelait l'*Anna C.* Le bébé, né dans la clandestinité quelques mois auparavant à Cuba, était comme chacun de ses compagnons de voyage muni de faux papiers.

Quelque quarante ans plus tard, c'est pour éclaircir ce mystère, dissiper un peu les zones d'ombre de la génération sacrifiée de ses parents, que Laura Alcoba a écrit *Les passagers de l'Anna C.* Le bébé, c'était elle, conçue à La Havane dans la ferveur prérévolutionnaire d'un couple de teenagers guérilleros qui croyaient jouer à la guerre et ne faisaient qu'apprendre à quitter l'adolescence... C'est son troisième livre, le deuxième après *Manèges, petite histoire argentine* (Gallimard, 2007). Elle y explore à la fois les incertitudes de sa mémoire familiale et les pages volontairement oubliées de l'his-

toire contemporaine du pays où elle passa les dix premières années de sa vie.

Laura arrive en France en 1979. Elle s'installe avec sa mère en banlieue parisienne. Le père est resté en Argentine, retenu dans les geôles du régime militaire. Sa fille dit : « *Arrivée en France, j'ai d'abord habité ce pays par sa langue. Mon père, dans sa prison, m'écrivait de longues lettres où il m'exhortait à lire des livres français. Queneau, par exemple, Les fleurs bleues... J'avais des pages et des pages sans comprendre, mais avec la sensation qu'à un moment donné, le paysage allait s'éclaircir. J'ai passé ainsi des années à lire.* »

Lire oui, mais écrire ? Et s'il faut le faire, pour quoi dans une langue autre que la langue maternelle ? « *Peut-être parce que l'espagnol est la langue dans laquelle j'ai appris à me taire* », rétorque-t-elle joliment. De ce jeu de cache-cache entre deux langues, Laura Alcoba tire pas mal de plaisir, une ligne de tension souterraine qui irrigue son œuvre naissante. L'écriture viendra

d'abord par la correspondance, puis par la rencontre à l'université avec Florence Delay, qui est sa professeure de littérature comparée. « *Ses cours, sur Larbaud, sur Gomez de la Serna, ont dénoué quelque chose. Elle et Roger Grenier plus tard m'ont transmis le désir, le plaisir, la curiosité de la langue.* »

Petite histoire argentine. Pour préparer sa maîtrise, consacrée aux portraits dans l'œuvre de Gómez de la Serna, elle retourne en Argentine et comprend qu'il n'est pour elle de nécessité d'écriture qu'à condition que ce soit d'abord pour raconter son expérience de petite fille clandestine au cœur d'une guerre civile et sale. Elle s'y attelle, et ce sera *Manèges, petite histoire argentine*. En quelque sorte, avec ce coup d'essai et de maître, le malentendu linguistico-biographique est porté au rang des beaux-arts. Le livre est traduit en espagnol (par le poète Leopoldo Brizuela, Laura ayant refusé l'exercice) et dans quatre autres langues. Il connaît un immense succès en Argentine. Il est aujourd'hui étudié dans les écoles et, pour beaucoup d'enfants de disparus, victimes de la dictature, a valeur de porte-parole. A tel point que c'est en sa qualité d'écrivaine autochtone que Laura a fait partie de la délégation officielle argentine au Salon de Francfort l'an dernier ! *Les passagers de l'Anna C.* est donc en quelque sorte ce que le cinéma nommerait la préquelle de *Manèges*. Laura Alcoba y creuse avec un souffle romanesque nouveau le sillon autobiographique tout en se gardant d'une « écriture du moi » honnie entre toutes.

Entre lire et écrire, il y a aussi traduire. Laura l'a fait en ce début d'année en permettant au public français de découvrir l'œuvre du Mexicain Yuri Herrera dont *Les travaux du royaume* paraîtront chez Gallimard le 19 janvier. Alors qu'elle s'applique déjà à la traduction d'un deuxième livre de Herrera, elle divague aussi le temps d'une rencontre, sur ses dernières lectures, Javier Cercas, Jean Rollin, le Klaus Mann du *Tournant*... Elle s'excuse de n'avoir lu aucun des romans de cette rentrée littéraire. Elle est inactuelle. L'avenir du passé lui appartient en partie...

OLIVIER MONY

Les passagers de l'Anna C., Laura Alcoba, Gallimard, 17,50 euros, 220 p., ISBN : 978-2-07-013492-2, sortie le 5 janvier.

12 JANVIER > **ESSAI** France

Le voyageur sans voyage

Pierre Bayard nous livre sa méthode pour parler des endroits que l'on ne connaît pas.



Dans une conversation, surtout au retour des vacances, il y a toujours un moment où quelqu'un lance un « ah oui, j'connais ! ». Vous pouvez alors être sûr que la personne n'a jamais mis les pieds dans cet endroit. Mais comment va-t-elle s'y prendre si on la questionne

un peu sur ce qu'elle a vu ? C'est là qu'intervient Pierre Bayard.

Grâce à sa méthode, qui est une sorte d'anti-Guide du routard, vous allez savoir *Comment parler des lieux où l'on n'a pas été ?* après avoir su *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?* (Minuit, 2007). Pour cela, il vous faut plusieurs choses : disposer d'une bonne imagination, comme Marco Polo qui n'a sans doute jamais dépassé Constantinople, avoir de solides lectures, comme Chateaubriand qui a visité avec un luxe de détails des pays où il ne s'est jamais rendu, ou s'adjoindre les services d'un témoin qui fera le voyage à votre place, comme ce fut le cas pour Edouard Glissant qui envoya son épouse sur l'île de Pâques.

On l'aura compris, l'essai de Pierre Bayard nous parle avant tout de littérature. Derrière le livre se cache un autre livre dont le thème est plus sérieux. Imaginez une étude intitulée *La littérature et le réel*. Personne ne serait tenté. Alors que *Comment parler des lieux où l'on n'a pas été ?* donne envie d'en savoir plus. Même s'il n'est pas question de nous, mais des écrivains.

Défilent ainsi le Phileas Fogg de Jules Verne, les îles Samoa de Margaret Mead, qui firent beaucoup plus pour la libéralisation des mœurs aux États-Unis que pour la compréhension de la sexualité des jeunes Samoans, les articles de Jayson Blair, qui inventait les lieux de ses reportages en restant à Brooklyn, Emmanuel Carrère, qui décrit la vie de Jean-Claude Romand dans *L'adversaire*, George Psalmanazar, qui rêve l'île de Formose au début du XVIII^e siècle, ou le romancier allemand Karl May et son Far West imaginaire.



Pierre Bayard

HELENE BAMBERGER/MINUIT

“ Rien ne dit, en réalité, que voyager soit le meilleur moyen de découvrir une ville ou un pays que l'on ne connaît pas. ”

Dans cet espace littéraire, tout est permis, y compris de saisir la vérité. « Rien ne dit, en réalité, que voyager soit le meilleur moyen de découvrir une ville ou un pays que l'on ne connaît pas. » Pierre Bayard sait de quoi il parle. Il est psychanalyste et professeur de littérature française à l'université de Paris-8 où il travaille sur les écritures de la violence extrême.

Avec ce style teinté d'humour et d'ironie, cette façon d'aborder l'académique par le ludique, Pierre Bayard nous ouvre les portes sur une autre géographie, ce « pays intérieur » dont parlait Freud. « Qu'est-ce que ça peut te faire, puisque je vous l'ai fait prendre à tous ! » répondait Cendrars à Lazareff, qui lui demandait s'il avait vraiment pris le Transsibérien. Sans peur et sans reproche, notre chevalier Bayard vient secouer les études

littéraires en donnant une irrésistible envie de suivre Marco Polo, Jules Verne, Chateaubriand, Cendrars, Glissant ou Nina Berberova. Lui-même, qui se qualifie de « voyageur casanier », avoue – mais est-ce vrai ? – avoir séjourné sur l'île de Pâques, participé au marathon de Boston et pris le Transsibérien. Son livre qui annonce que « le meilleur moyen de parler d'un lieu est de rester chez soi » ne fera pas les beaux jours des agences de voyages. Mais, après tout, en temps de crise, le voyageur sans voyage a de l'avenir... **LAURENT LEMIRE**

Pierre Bayard

Comment parler des lieux où l'on n'a pas été ?

MINUIT

TIRAGE : 5 000 EX.
PRIX : 15 EUROS ; 160 P.
ISBN : 978-2-7073-2214-2
SORTIE : 12 JANVIER



12 JANVIER > ROMAN France

Nous deux encore

Le nouveau Jean-Baptiste Gendarme est un roman plus grave, plus mature que les précédents.



On avait laissé Jean-Baptiste Gendarme au sein de son petit monde tendre, drôle et un peu mélancolique, dont le héros était angoissé, hypocondriaque, un brin parano et même enquiné par des voisins indécents. Depuis 2009 et *Le temps qu'il faudra*, titre prémonitoire, le jeune auteur a justement su prendre son temps pour écrire *Un éclat minuscule*, un roman sans conteste différent de ses précédents. Plus grave, plus mûr, plus triste aussi. Tout en restant fidèle à ses thèmes favoris, et à cette écriture élégante, gracieuse, distanciée qui nous avait séduits dès *Chambre sous oxygène*, son premier roman paru en 2005.

Stéphane, donc, la trentaine, est marié à Clémence, qu'il a rencontrée en 2003, revue en 2004, épousée ensuite. Ils ont un fils qu'ils adorent, Romain, dont la naissance a amélioré son père, le rendant moins égoïste, plus attentif aux autres, moins « *ra-bat-joie* ». Car, on l'aura compris, Stéphane est un névrosé, un maniaque des faits divers, qu'il note méticuleusement sur des carnets afin de s'en servir un jour dans des livres ou des documentaires. Bref, un type pas très agréable à vivre, qui souffre



d'« apotropaïsme », maladie qui consiste à voir tout en noir. Il faut dire qu'il n'évolue pas dans un contexte familial très réjouissant : sa mère est morte, son père, qui ne s'en est jamais remis, est devenu dément, et son frère a fui tout ça au fin fond de l'Australie. La pauvre Clémence ne doit pas rigoler tous les jours !

On sent bien que, de leur couple, c'est elle le pivot, le moteur. Aussi est-on un peu surpris que Stéphane, qui doit détester voyager, accepte de partir en vacances en Egypte. Rien que tous les deux, sans Romain. Et semble y prendre du plaisir. Alors qu'ils se promènent dans les rues d'Alexandrie, survient un incident que Stéphane remarque à peine, et ne comprend pas tout de suite : Clémence s'effondre. Elle a l'air gravement touchée. Plusieurs per-

sonnes s'affairent autour d'eux, promettent que les secours ont été appelés, que tout va bien se passer... Mais le temps s'écoule, interminable, et la jeune femme est au bord du coma. Stéphane, impuissant, lui tient juste la main, murmure les paroles de réconfort que l'on dit dans ces cas-là.

Et toute sa vie ou presque, avant puis depuis Clémence, lui revient en flash-back. Des souvenirs d'enfance, leur rencontre, la naissance de Romain... Gendarme jongle avec les modes narratifs et les temps du récit, les conditionnels, un peu à la manière du Nouveau Roman ou de la Nouvelle Vague. Tentative dérisoire d'exorciser le *fatum*, de retenir l'être qui s'en va, d'abord par la parole, l'écriture ensuite. « *Nous deux encore* », comme disait Michaux. Stéphane va prendre conscience que pour lui le pire est bien réel, et que c'est « *maintenant* ».

Un éclat minuscule est un roman complexe et réussi, qui revisite à sa façon « les choses de la vie » dans un mélange subtil d'amour et de tragédie. Un peu anxieux aussi, puisqu'il nous rappelle l'absolue fragilité de la vie et de toutes les entreprises humaines.

JEAN-CLAUDE PERRIER

Jean-Baptiste Gendarme

Un éclat minuscule

GALLIMARD

TIRAGE : 2 500 EX.

PRIX : 13,90 EUROS ; 120 P.

ISBN : 978-2-07-013635-3

SORTIE : 12 JANVIER



9 782070 136353

4 JANVIER > ROMAN France

Le fauteuil vide

Dans son nouveau roman, Louis Gardel joue avec ses fondamentaux.



Louis Gardel est un écrivain français né en Algérie, devenu célèbre en 1980 quand *Fort Saganne*, son troisième roman publié au Seuil depuis 1973, remporta le grand prix du Roman de l'Académie française. Le livre, ensuite, fut adapté au cinéma de belle façon, avec, dans le rôle-titre, un Depardieu très inspiré. Il a publié depuis, chez le même éditeur, six autres romans à un rythme de sénateur, jusqu'à *La baie d'Alger*, paru en 2007. Il faut dire que Gardel est aussi scénariste, et l'un des piliers du comité de lecture du Seuil. Toutes ces précisions ne sont pas destinées à concurrencer Wikipédia, mais se révèlent indispensables pour posséder quelques clés du *Scénariste*, le nouveau roman de Louis Gardel et sa première excursion, chez Stock.

Roman « à clés », donc, sur l'écriture et l'édition, roman d'apprentissage sur le passage d'un écrivain au monde du cinéma, roman algérien avec un personnage en quête de son père, lequel pourrait bien être Belkacem, un héros de la guerre d'indépen-

dance assassiné par le FLN au pouvoir de Boumediène. Comme si Gardel avait voulu rassembler dans un même livre tous ses fondamentaux, ce qui fait sa vie, et jouer avec.

Lorsque s'ouvre le rideau, François Blanès est un jeune écrivain prometteur, cornaqué par son éditeur, Thierry – lequel a de faux airs de Jean-Marc Roberts. Son deuxième roman obtient le Renaudot, et François va se trouver emporté dans la spirale du succès. Un producteur achète les droits de son livre, et il finit par en écrire une adaptation différente de l'original et plus personnelle : il y mêle sa propre histoire, telle qu'il a pu la reconstituer. Sa mère, une bibliothécaire anticolonialiste et idéaliste, partie vivre en Algérie en 1962 afin de participer à la reconstruction du pays, en est revenue en 1974. Avec son fils, né là-bas, mais à qui, jusqu'à sa mort en 1995, elle n'a jamais voulu avouer qu'il était son père. Dans le salon des Blanès, un fauteuil vide, celui de l'absent, où personne n'avait le droit de s'asseoir. Ce fauteuil, l'écrivain, invité au Salon du livre d'Alger par la ministre Souad Lamrani, rencontrée sur un plateau de télé et qui ne le laisse pas insensible, va tenter de découvrir qui aurait dû l'occuper. Au risque de froisser les autorités algé-

riennes et de se faire expulser. De retour, François peut s'abandonner à l'amour que lui porte Florette (et réciproquement), une jeune fille de Sous-tous, dans les Landes, qui n'a pas froid aux yeux. « Montée à Paris », elle est d'abord pigiste littéraire, puis entre chez l'éditeur de François comme lectrice. Auparavant, elle avait fait la connaissance d'un écrivain vieillissant, libidineux et nuisible, qui menace de révéler leur liaison passée, à moins que Florette ne le laisse aider à la carrière de Blanès. C'est un peu tordu, pathétique, et le personnage n'est pas sans évoquer une silhouette connue. Un ancien du Seuil...

La jalousie rétrospective de François fera-t-elle capoter sa belle histoire d'amour, ou, au contraire, tout cela se terminera-t-il

par un happy end et un bébé ? On laissera au lecteur le plaisir de le découvrir, à la toute fin de ce roman polysémique, générique, qui ose clins d'œil, parodies de clichés et même une certaine cru-

Louis Gardel

Le scénariste

STOCK

TIRAGE : 12 000 EX.

PRIX : 18 EUROS ; 208 P.

ISBN : 978-2-234-07189-6

SORTIE : 4 JANVIER



9 782234 071896

5 JANVIER > ROMAN France

La machine

Paul Fournel entre au catalogue de P.O.L avec *La liseuse*, roman dont le protagoniste est un éditeur à l'ancienne que la modernité rattrape.



De son propre aveu, Robert Dubois est un éditeur au « vieux cœur ». Le héros du nouveau roman de Paul Fournel, son premier chez P.O.L, a jadis fondé une maison qui a depuis été rachetée. Le vendredi soir, il reste seul dans son bureau avec les manuscrits qu'il doit emporter pour le week-end, sur lesquels il lui arrive de poser la tête. Des textes qu'il a souvent le sentiment d'avoir déjà lus. « Depuis combien d'années ai-je arrêté de sauter de joie à l'idée que j'allais découvrir un chef-d'œuvre et rentrer au bureau le lundi en étant un homme neuf ? Vingt ans ? Trente ans ? » se demande-t-il, confiant qu'il ne lit d'ailleurs plus vraiment.

La stagiaire du moment a fait des études de gestion d'entreprises culturelles. La voici qui lui apporte un curieux objet noir et froid. « Ben, c'est une liseuse, un ebook, un iPad, je ne sais pas moi », explique-t-elle. Il paraît que c'est pratique, qu'on peut y mettre une foule de manuscrits sur « une étagère virtuelle en faux vrai bois ». L'écran est simple, on tourne les pages « dans le coin d'en bas avec le doigt ». Bien que léger, 730 grammes dit la balance, l'objet se révèle pourtant malcommode. Trop grand pour

se glisser dans une poche, trop petit pour une serviette où il flotte. Robert Dubois se montre d'abord dubitatif. Lui, le lecteur « boucher », crayon derrière l'oreille ; lui, l'homme « des marges et de la mine de plomb ». Car il s'agit là d'un éditeur à l'ancienne qui sait qu'il exerce un « métier de raison mais aussi un métier de hasard, de folie, un peu ivrogne parfois ». Dubois a épousé une attachée de presse. Il a horreur de la campagne, aime le vin rouge et la cervelle meunière, a toujours préféré les livres à l'argent, participe au petit manège de l'édition avec ses parcours imposés. Conscient que les temps changent, il a l'idée de réunir autour de lui une petite équipe afin de se demander comment « profiter de la machine pour lire autrement ou, plus précisément, pour relire autrement »...

Mélancolique et drôle, le roman de Paul Fournel montre avec lucidité un monde qui s'en va et un autre qui arrive. Oulipien incurable, l'auteur des *Petites filles respirent le même air que nous* (Gallimard 1978, repris en Folio) a pris soin de rester ludique et inventif. Son texte, apprend-on, « épouse la forme d'une sextine, forme poétique inventée au XII^e siècle par le troubadour Arnaut Daniel. Il en respecte le nombre de strophes et la rotation des mots à la rime ». AL. F.

Paul Fournel

La liseuse

P.O.L

TIRAGE : 6 000 EX.

PRIX : 16 EUROS ; 224 P.

ISBN : 978-2-8180-1417-2

SORTIE : 5 JANVIER



5 JANVIER > PREMIER ROMAN France

Une femme disparaît

Un premier roman complexe, hitchcockien, de **Julie de La Patellière**.



Bon sang ne sachant pas mentir, dans la famille de La Patellière – le père, Denys, cinéaste célèbre et écrivain, deux fils au top dans l'audiovisuel –, voici Julie, la fille. On sait seulement qu'elle est pigiste pour des magazines d'art, et qu'elle vit entre Paris et Lisbonne. Elle a sûrement pas mal voyagé, et avec de solides bagages : littérature, cinéma, chanson... Le narrateur du roman, Marc, est un type banal, fonctionnaire au musée d'Orsay, qui nourrit des velléités d'écriture. Il est marié à une prof de fac, Liv, Chinoise adoptée par une famille américaine d'origine suédoise. Ils se sont connus à Berkeley, mariés à New York, installés à Paris. Il est amoureux d'elle. Et puis un soir, il rentre chez eux, mais elle n'y est pas. Il attend un peu, prévient la police, qui ne se sent pas concernée par cette « fugue » d'une majeure.

Marc, alors, dérape totalement. Obsédé par les petites annonces de rencontres, les appels quotidiens

à se manifester publiés dans *Libération*, il se coupe de tous ses amis, abandonne son travail, et refuse même l'amour que lui offre la jeune Béatrice. Il ne sort presque plus de chez lui, comme s'il espérait toujours le retour de Liv, tout en rêvant parfois qu'il l'a assassinée.

Au bout d'un an, alors qu'il est devenu pigiste dans une revue d'art, paraît dans *Libération* une annonce qui pourrait bien concerner Liv. Ensuite une autre, qui lui est directement adressée et qui fixe un rendez-vous. Il ne s'y rend pas. Finalement, il va rencontrer celui ou celle qui cherche à le contacter. Serait-ce Liv elle-même, ou quelqu'un qui sait ce qu'elle est devenue ?

Julie de La Patellière possède du talent, une écriture bien à elle et un univers à l'évidence très cinématographique. *Notre nuit tombée* est une espèce de huis clos hitchcockien, pas assez maîtrisé pour être complètement réussi, mais assurément prometteur. J.-C. P.

Julie de La Patellière

Notre nuit tombée

DENOËL

TIRAGE : 2 500 EX.

PRIX : 15 EUROS ; 180 P.

ISBN : 978-2-207-11229-8

SORTIE : 5 JANVIER



15 JANVIER > ROMAN France

Sur la route



Dans ce deuxième roman, l'amour est encore la grande affaire de **Claire Berest** : *Mikado* était le récit d'une jeune fille prise dans les restes d'un infernal imbroglio amoureux ; dans *L'orchestre vide*, le désir suit une

trajectoire moins sinieuse puisqu'il a l'évidence du coup de foudre. Alma, étudiante en lettres, va aux Eurockéennes de Belfort. Elle tombe sur un bel inconnu de langue anglaise qui lui lance le plus sérieusement du monde : « *Would you marry ?* » John est chanteur, c'est même le leader d'un groupe. Il est sur scène, elle de l'autre côté. Chacun se perd de vue. Jusqu'au jour où, en Bretagne, lors d'une autre manifestation musicale, elle revoit le rocker canadien. « *Quelles étaient les chances de se croiser dans un festival ?* » Et l'amour de



Claire Berest

transformer le hasard en destin. Alma abandonne le DEA sur Racine qu'elle s'appropriait à faire, et la voilà sur la route avec John. Londres, New York, Los Angeles, San Diego... Le couple devient « une secte à deux », « une organisation bicéphale ». Pour Alma, l'existence revêt la forme d'un nomadisme bohème.

Claire Berest réussit à rendre l'éblouissement de la jeunesse qui s'emballe. Sur fond de riffs électrisés, l'auteure née en 1982 dépeint les tournées, les concerts, les bars, les nuits blanches... Mais la fusion que la narratrice vit avec John lui fait oublier que c'est elle qui le suit. *L'orchestre vide* raconte cette passion, et cet oubli de soi, c'est également le récit de l'apprentissage de la liberté. Alma se met à chanter. Et c'est non seulement sa voix qu'elle apprivoise, mais également sa voie qu'elle apprend à maîtriser. SEAN J. ROSE

Claire Berest

L'orchestre vide

LÉO SCHEER

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 17 EUROS ; 165 P.

ISBN : 978-2-7561-0367-9

SORTIE : 15 JANVIER



5 JANVIER > ROMAN France

Comme des frères

Entre Damas, Beyrouth, New York et Paris, le destin des membres d'une famille puissante dans un Proche-Orient contemporain déchiré.



Dominique Eddé n'est pas de celle à qui les analyses univoques conviennent. L'écrivaine franco-libanaise évolue dans un univers tout à fait contemporain, entre Orient et Occident, un monde complexe et brouillé dans lequel la réalité a toujours au moins

deux faces, comme le visage d'un des personnages de *Kamal Jann*, impressionnante fresque politique et sentimentale autour de la destinée d'une puissante famille syrienne, les Jann : « *Moitié vrai moitié faux. Un mélange de papier mâché et de chair fraîche.* » Dans cette histoire où la romancière inspirée tient la main de l'intellectuelle informée, l'auteur du *Crime de Jean Genet* (Seuil, 2007) anime des hommes et des femmes pris dans une guerre internationale et intime, un jeu de dupes géant où le manipulateur peut devenir à chaque instant le manipulé.

Dans la famille Jann, il y a d'abord Saif Eddine Jann, musulman sunnite, « *pilier invisible des renseignements syriens* », au service du tyran en chef, le président T. Z., qui use des méthodes universelles des régimes autoritaires (chantages, intimidations, tortures...). A ses côtés, Riwaya, l'épouse, née de mère syrienne et de père libanais ; la fille unique



Dominique Eddé

du couple, Wafa ; et les deux fils de son frère, assassiné sur ses ordres à Hama lors des massacres en 1982 alors que l'aîné de ses neveux, Kamal, avait 15 ans. Au début du livre, à l'automne 2010, Kamal, 43 ans, est devenu un brillant avocat d'affaires grâce à cet oncle bourreau qui a financé ses études aux Etats-Unis. Séduisant, introduit, il vit à Manhattan, roule en Jaguar, ne croit pas en Dieu et s'occupe d'une société écran « *destinée à diffuser l'information sur la répression en Syrie* ». Un homme indéchiffrable qui cache de profondes blessures secrètes. Le parcours de Mourad, son jeune frère, semble moins ambigu : devenu combattant du Djihad, il a épousé la cause d'une branche dure des Frères musulmans, ennemis du régime soutenu par son oncle qu'il hait.

Autour des membres de cette famille, dans laquelle les logiques de clans sont contrariées par de san-

glantes dettes privées, gravitent des personnages secondaires qui pourraient être des caricatures s'ils n'étaient formidablement portraitureurs : des agents de la CIA et du Mossad, l'amoureuse de Kamal, une milliardaire juive américaine, une voyante d'origine russo-italienne, un journaliste français avec « *un regard de grand penseur dont il est difficile de savoir à quel moment il pense, et à quel autre il se félicite d'avoir pensé* »... Il faut parfois s'accrocher pour suivre, dans des scènes simultanées, de Damas à New York et de Beyrouth à Paris, ces personnages qui passent du français à l'arabe et à l'anglais au gré de leurs identités multiples... *Kamal Jann* est un roman dense, inquiétant d'actualité, thriller géopolitique autant que drame dostoïevskien – comme une version orientale des *Frères Karamazov* –, trempant des faits parfois anticipés, parfois travestis, qui font la une des journaux, dans un grand bain de fiction vraisemblable.

Jann signifie « devenu fou » en arabe. A la fin, Kamal le magnifique brise les miroirs et devient un « *fou moderne* ». Comme si c'était là l'un des risques majeurs, suggère ce roman riche de questions et de points de vue, que courrait l'équilibriste pris entre plusieurs cultures, écartelé entre plusieurs fidélités.

VÉRONIQUE ROSSIGNOL

Dominique Eddé

Kamal Jann

ALBIN MICHEL

TIRAGE : 8 000 EX.
PRIX : 21,50 EUROS ; 400 P.
ISBN : 978-2-226-23837-5
SORTIE : 5 JANVIER



9 782226 238375

5 JANVIER > ROMAN France

L'amant roumain

Après les Etats-Unis, Gilles Leroy renoue avec sa veine intimiste.



Pour ses deux précédents romans, *Alabama Song* (couronné prix Goncourt en 2007) et *Zola Jackson* (2010), Gilles Leroy était allé chercher son inspiration du côté du sud des Etats-Unis. Aujourd'hui, il revient à une veine plus personnelle, intimiste, celle

de *L'amant russe* (2002), ou du très beau *Champ-secret* (2005), tous parus au Mercure de France. Même si, à cette histoire de ce que l'auteur présente comme son « *dernier amour* », symétrique de son tout premier, le Russe Volodia, s'en superposent deux autres : les tribulations d'un prix Goncourt en tournée de promotion internationale, et la fin pitoyable du couple Ceausescu, les dictateurs fous qui asservirent et ruinèrent la Roumanie.

Tout commence à Bucarest, où l'écrivain est invité pour présenter *Alabama Song*. Apparemment, le lauréat du Goncourt 2007 n'y prend aucun plaisir. D'humeur chagrine, souvent patraque et facile-

ment paniqué, il déteste voyager, ne s'intéresse pas toujours à ce que ses hôtes tentent de lui faire découvrir : parfois même, malheureux et déprimé, il ne quitte sa chambre d'hôtel que pour assurer ses prestations. Il a peur aussi, car « *partir fait mourir ceux qu'on laisse* ». Sa chienne Zazie, par exemple, qu'il aimait si fort et qui, dit-il, n'a pas supporté leur longue séparation.

Mais, à Bucarest, les choses sont bien différentes : le narrateur rencontre le jeune Marian, 26 ans, libraire le jour et rockeur gothique la nuit. Coup de foudre réciproque. Ils parviennent à passer ensemble quelques jours à la Villa d'or, villégiature délirante aménagée par le Conducator et sa « *Reine rouge* » pour leurs hôtes de marque. Là, au pied du mont Zoltan, que domine toujours le château de Vlad l'Empaleur, alias Dracula, les deux garçons vivent leur lune de miel et Marian, très patriote, fait aimer son pays à l'ami étranger. Lequel doit hélas repartir, promettant de revenir au plus tôt. Ce qu'il fait, quelques mois après. Mais la situation a changé : le groupe de Marian, Excalibur, est en train de devenir célèbre, et son auteur-compositeur-

guitariste très sollicité ; en Roumanie, même aujourd'hui, l'homosexualité n'est pas vraiment acceptée ; enfin, la différence d'âge est telle entre eux que, dans des pages émouvantes, l'écrivain, né sous le signe du Capricorne, décrit sa décrépitude alors que son ami exulte dans toute la gloire de sa jeunesse. La liaison va encore durer un peu, via Internet, puis s'étioler. Se mortifiant, l'aîné y met fin et décrète qu'après Marian, écho lointain de Volodia, il n'y aura plus personne dans sa vie.

Dormir avec ceux qu'on aime – quel beau titre – ne manque pas de charme, même si on aurait aimé que sa construction soit plus serrée afin que l'histoire d'amour y occupe la place centrale. Mais dans le parcours de Gilles Leroy, ce livre marque sans doute un jalon important, « *l'amant roumain* » bouclant la boucle avec *L'amant russe*. J.-C. P.

Gilles Leroy

Dormir avec ceux qu'on aime

MERCURE DE FRANCE

TIRAGE : 8 000 EX.
PRIX : 17 EUROS ; 192 P.
ISBN : 978-2-7152-3213-6
SORTIE : 5 JANVIER



9 782715 232136

5 JANVIER > ROMAN France

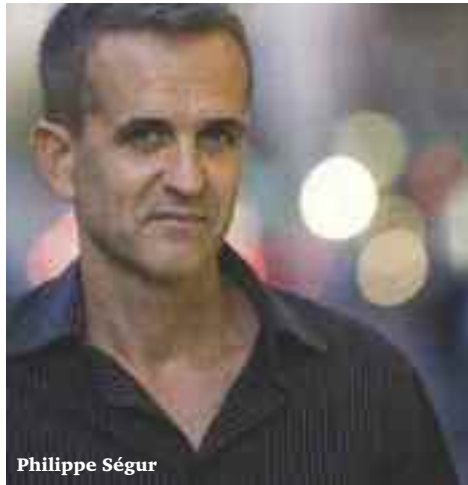
La vie est un mensonge

Philippe Ségur retourne à la fiction avec un roman dont le héros insomniaque n'en est pas moins clairvoyant. Refus de la société et d'une existence en deçà de ses espérances juvéniles, l'auteur de *Métaphysique du chien* entend rester l'anticonformiste de sa jeunesse.



Il n'y a pas si longtemps, avant l'actuelle célébration de la jeunesse comme acmé de l'existence, on appelait cette délicate période de l'adolescence l'âge bête. Bête parce que le jeune rebelle ne veut pas comprendre qu'être adulte c'est être respon-

sable, ne pas forcément poursuivre ses inclinations profondes mais prendre l'autoroute de la réussite matérielle toute tracée par la société et les parents. Philippe Ségur, 47 ans bien sonnés, entend rester « bête » et user de cette bêtise à bon escient. Son refus de se conformer est le fil rouge d'une œuvre qui compte déjà une demi-douzaine de romans et d'essais. Son premier roman, *Métaphysique du chien* (Buchet-Chastel, 2002), racontait les aventures rocambolesques d'un jeune homme à peine sorti des études qui préférerait vivre dans un cagibi avec son gourou canin plutôt que de marcher dans les clous. Dans *Le rêve de l'homme lucide*, le narrateur aux accents d'autofiction – Ségur a une formation de pro-



Philippe Ségur

fesseur de droit, écrit des livres – est en quelque sorte ce même ex-étudiant désabusé, sauf que, contrairement au juvénile alter ego, il a opté pour le kit carrière-femme-enfants-propriétaire. Simon Perse, en pleine crise de la quarantaine, se prend dans la figure une réalité qu'il avait essayé d'occulter pendant des années : « *J'étais devenu un figurant de théâtre. Je servais la réplique pour que la pièce puisse continuer. Phrases creuses, conjonctions de coordination, marqueurs de temps et d'espace.* » Il quitte métier et foyer et se consacre entièrement à l'écriture. Il a beau avoir plusieurs

livres à son actif, le dernier ne vient pas. Le dépressif insomniaque consulte le Dr Zennegger, qui lui conseille de ne carrément plus dormir. Ainsi commencent le cauchemar éveillé du héros et le roman qu'il avait tant de mal à démarrer. Désœuvrement d'un père qui s'occupe de ses marmots le week-end, séances chez le psy, ce « *trompe-l'œil peint sur un fauteuil, équipé d'une chambre d'écho et d'une caisse enregistreuse* », et scènes fantasmées où la rencontre avec une belle inconnue, créature exotique ou sublimité grecque, a pour issue la mort violente... Tout s'enchevêtre dans les pages que noircit Simon Perse. Dans *Poétique de l'égorgeur* (Buchet-Chastel, 2004), un professeur voyait sa vie se dédoubler dans la saga d'un monstre sanguinaire. Ici, la fantasmagorie est concomitante, c'est le choc de deux temporalités : fiction et réalité. Le jeu de miroirs est vertigineux, on lit l'histoire d'un personnage qui écrit lui-même le livre qu'on a entre les mains. Sa fille lui parle du Livre de Job, et c'est précisément à ce passage biblique qu'il faisait allusion dans son roman... Et l'impression de déjà-vu de nous plonger dans la fébrilité borderline du narrateur. S. J. R.

Philippe Ségur
Le rêve de l'homme lucide

BUCHET CHASTEL

TIRAGE : 5 000 EX.
PRIX : 20 EUROS ; 400 P.
ISBN : 978-2-283-02488-1
SORTIE : 5 JANVIER



4 JANVIER > ROMAN France

Peau de chien

Autoportrait brut et gouailleur d'une fille à chien qui entend des cloches dans sa tête, signé Claire Castillon.



D'abord, avant d'entrer dans le nouveau roman de Claire Castillon, se débarrasser des images polluantes : ex de, compagne de, belle casanière légèrement barrée qui envoie par la poste des testicules d'animal dans un bocal à un critique trop méchant... Depuis

Le grenier (Anne Carrière, 2000) et avec une dizaine de romans et de recueils de nouvelles publiés en dix ans, la plupart chez Fayard, la romancière a prouvé qu'écrire n'était pas chez elle une pose mais bien une activité vitale.

Accueilli dans la collection de Jérôme Bégly « Ceci n'est pas un fait divers » chez Grasset, son nouveau roman donne la parole à Evelyne, une fille animée d'une rage pulsionnelle, de ces personnages normaux en dehors, vrillés en dedans, dont l'écrivaine sait parler la langue. La jeune femme qui raconte sa vie dans *Les merveilles* en regrettant sa « *voix beige rosé d'avant* », entend sonner des cloches dans sa tête depuis qu'elle a vu, à 12 ans, son chien adoré



Claire Castillon

Lulu traîné derrière la voiture de son père. Dans ces moments-là, elle a « *la violence qui palpète* » : elle agresse sa mère avec un marteau, terrorise son petit frère, ment sur son âge lorsqu'elle couche à 13 ans avec un collègue de son père qui « *l'a complètement alambiquée à l'intérieur* » et qu'elle menace ensuite de dénoncer. Tous les humains qui l'entourent sont devenus des ennemis qu'elle persécute sans forcément sembler en éprouver du plai-

sir, ni même un désir volontaire de faire mal. Elle pratique une forme de stade anal du sadisme, sans sophistication, une sorte de perversion innocente. Plus tard, Lulu, sa « *palissade devant le vide* », meurt. Evelyne s'installe avec Luigi, pizzaiolo, fait des ménages, a une petite fille, mais s'ennuie et devient escort-girl. Elle rencontre Daniel, qui « *possède une bouche cérébrale avec matière grise et compagnie* ». Avec lui, elle « *pute gratos* », mais il parle trop et elle finit par le poignarder. « *Psychodrame, c'est quand y a l'ascenseur entre le cœur et la pensée, et que ça fabrique des angines de gorge ou des rhumes de tête à force de cogiter sur le sentiment* », expertise Evelyne la « *psycho* » avec sa gouaille brute, son sens de la formule poético-trash, cette cruauté insolente et ingénue à la fois, que l'on peut aussi apprécier en une version plus concentrée dans *Les bulles*, *On n'empêche pas un petit cœur d'aimer*, ou *Insecte*, les histoires courtes de Claire Castillon, toutes au Livre de poche. V. R.

Claire Castillon
Les merveilles

GRASSET

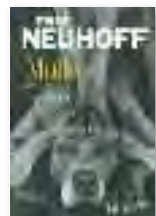
TIRAGE : 15 000 EX.
PRIX : 18 EUROS ; 240 P.
ISBN : 978-2-246-78585-9
SORTIE : 4 JANVIER



5 JANVIER > ROMAN France

Les jambes de Charlotte

Après *Pension alimentaire*, l'écrivain et critique **Eric Neuhoﬀ** continue d'explorer la condition masculine dans *Mufle*.



Cela devient une habitude ! Le héros du précédent roman d'Eric Neuhoﬀ, *Pension alimentaire* (Albin Michel 2007, repris au Livre de poche), avait des

soucis avec son épouse, qui lui préférait un publicitaire pervers. Celui de *Mufle* ne va guère mieux. Quinquagénaire, le monsieur a déjà divorcé deux fois. Et voici que Charlotte, sa maîtresse, le trompe avec un financier gominé. L'infidèle a eu la bêtise de laisser traîner dans la salle de bain son téléphone portable cellulaire dans lequel elle avait conservé un texto explicite rédigé en anglais. Pas la peine de nier. Ce que la bougresse essaye pourtant de faire avant d'avouer l'adultère ! Le narrateur de Neuhoﬀ choisit d'abord de ne pas tout envoyer balader, bien que cela lui fasse un mal fou, qu'il en vienne à perdre le sommeil. Rapide-



HELENE BAMBERGER/ALBIN MICHEL

ment, il découvre que Charlotte est une multirécidiviste. Qu'elle ne résiste jamais à la tentation.

Comment ne pas succomber à une créature qui a d'aussi jolies jambes et autant de chien ? à une excentrique qui invente la vie, enchante le quotidien, fouette l'instant ? à une belle blonde qui n'est pas sans ressembler à l'actrice Sydne Rome ? « Tu sais, je comprends qu'ils soient tous dingues de toi. A côté, les autres filles ne font pas le poids. Aucune ne t'arrive à la cheville.

Tu entres quelque part et plus rien d'autre n'existe », lance un homme blessé mais toujours amoureux.

Le livre terminé, les lecteurs masculins n'auront qu'une envie. Demander à l'auteur des *Hanches de Laetitia* (Albin Michel, 1989) le numéro de téléphone de son héroïne. A leurs risques et périls !

AL. F.

Eric Neuhoﬀ

Mufle

ALBIN MICHEL

TIRAGE : 20 000 EX.

PRIX : 12 EUROS ; 120 P.

ISBN : 978-2-226-23835-1

SORTIE : 5 JANVIER



12 JANVIER > ROMAN Espagne

Derniers rêves au Guinardó

Avec *Calligraphie des rêves*, **Juan Marsé** revient sur ses traces, le Barcelone poétique et pauvre de son enfance.



Dans un vieux roman un peu oublié (*Le grand écart*, Stock), Jean Cocteau évoque un chant, *L'honorat silencieux*, dont le titre, écrit-il, « dépourvu de sens en possède un dans le rêve ». Cette « propriété onirique », c'est toute l'œuvre de Juan Marsé – l'une des plus troublantes,

baroques et poétiques de ce temps – qui en est imprégnée. C'est un requiem pour un temps perdu et une ville morte, Barcelone. Un opéra des gieux dirigé par la mélancolie. *Calligraphie des rêves*, son dernier roman, est l'un de ces livres dont on se dit (tout en le redoutant) qu'il pourrait être l'ultime, tant il concentre en un même mouvement tous les thèmes de Juan Marsé, ses obsessions et son art romanesque tout en dévoilant dans le même temps le « rosebud » de la vie de Marsé : comment Juan Fanecca Rona est devenu Juan Marsé après que son père chauffeur de taxi l'eut confié à un couple d'adoptants à la mort de sa mère. Et c'est ainsi que l'œuvre entière, et plus singulièrement ce livre-ci, sorte d'autobiographie rêveuse, est traversée d'enfants sans père, de fils égarés ne s'en remettant en matière d'état civil qu'aux seules ressources de l'imagination.

Barcelone donc, années 1940. L'imagination n'est pas de trop en effet pour permettre à Ringo, le narrateur de 15 ans de *Calligraphie des rêves*, de supporter la rudesse des temps. Pendant que son père noie son chagrin de soldat républicain défait en bouffant du curé et en tuant des rats (c'est son métier), Ringo jette l'ancre au bar de Madame Paquita, est le témoin embarrassé des amours impossibles d'une masseuse entre deux âges et suicidaire, et de la beauté plaisamment indifférente de sa fille. Il se promène dans les rues désolées de son quartier du Guinardó (lieu matriciel de l'œuvre que Marsé arpente avec son héros comme l'on procède en guise d'adieu à un état des lieux avant restitution). Ringo rêve. Aux affiches placardées dans d'obscurs cinémas de périphérie, aux danseuses chinoises dont le spectacle est promesse de luxe, à tout ce qui peut lui faire oublier les rues grises de sa ville où l'avenir même est séditieux... Ringo rêve et lit. Il écrira, en entomologiste navré des espoirs fracassés des siens, en chercheur d'or, en montreur d'ombres.

OLIVIER MONY

Juan Marsé

Calligraphie des rêves

CHRISTIAN BOURGOIS

TRADUIT DE L'ESPAGNOL

PAR JEAN-MARIE SAINT-LU

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 20 EUROS ; 416 P.

ISBN : 978-2-267-02281-0

SORTIE : 12 JANVIER



5 JANVIER > ROMAN Etats-Unis

Génération XX



Ils sont américains, portent des noms d'acteurs, communiquent grâce au chat Gmail ou en s'envoyant des textos. « *Dakota Fanning* » a 16 ans ; « *Haley Joel Osment* », 22. Elle habite une ville du New Jersey, a des

parents divorcés, une mère qui raffole de *Shrek*, un frère, un petit boulot chez McDo. Lui travaille à New York, dans une bibliothèque privée sur la 76^e Rue, partage un appartement pour trois personnes où il y a un matelas gonflable. Ajoutons qu'il écrit des poèmes, s'intéresse à Hemingway, a peur des « interactions sociales », mange bio, est allergique aux poils de chat.

Quand ils se retrouvent autrement que virtuellement, Dakota Fanning et Haley Joel Osment se parlent, se promènent, font l'amour, vont au restaurant, regardent le monde qui les



DR/AL DIALE VAUVERT

entoure d'un drôle d'air. Chez Barnes & Noble, Dakota Fanning vole un roman de Richard Yates – écrivain américain culte qui donne son titre à un livre étrange où il est cité six fois – et une BD de Daniel Clowes. A American Apparel, ils volent ensuite pour environ 250 dollars de robes.

Pour la jeune fille, « les fourmis sont la seule chose de bien dans le monde ». Son camarade, lui, trouve que « si on est obèse ça veut dire qu'on a renoncé à la vie »... Ici, pas d'effets de manches ni de style, beaucoup de dialogues. Difficile de ne pas penser à *Génération X*, de Douglas Coupland, ou à *Moins que zéro*, de Bret Easton Ellis, en lisant le premier roman traduit en français d'un jeune prosateur américain né en 1983 en Virginie. Hypnotique et volontairement atone, le *Richard Yates* de **Tao Lin** a des chances de devenir la bible de la génération XX. Pour reprendre le nom d'un groupe à la musique minimaliste mais totalement incarnée que devraient écouter Dakota Fanning et Haley Joel Osment.

AL. F.

Tao Lin

Richard Yates

AL DIALE VAUVERT

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ETATS-UNIS) PAR JEAN-BAPTISTE FLAMIN

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 20 EUROS ; 320 P.

ISBN : 978-2-84626-398-6

SORTIE : 5 JANVIER



5 JANVIER > PREMIER ROMAN Etats-Unis

De si jolis chevaux

Gallmeister fait découvrir le premier roman d'un écrivain américain plus que prometteur, **Bruce Machart**.



Les éditions Gallmeister n'ont pas fini de sortir de leurs stétosons des écrivains américains marquants. Après Pete From – l'auteur d'*Indian Creek* (2006) et de deux somptueux recueils de nouvelles –, Howard McCord – poète dont le court roman,

L'homme qui marchait sur la lune, a été récemment repris dans la collection « Totem » –, ou David Vann, qu'on ne présente plus, voici que nous arrive en janvier le Texan Bruce Machart, et son prodigieux coup d'essai, *Le sillage de l'oubli*.

Celui-ci a manifestement déjà un sens évident de la dramaturgie et du découpage. Nous voici d'abord projetés en 1895. Lorsque Vaclav Skala, Tchéque émigré aux Etats-Unis, perd son épouse, Klara, après qu'elle a accouché de leur quatrième garçon. En 1910, Vaclav est désormais à la tête de la plus grosse exploitation de Lavaca County. Il bichonne ses chevaux de course en mâchonnant ses chiques de tabac pendant que ses fils, Stan,



Bruce Machart

CHRISTOPHER JEAN RICHARD/GALLMEISTER

Thomas, Eddie et Karel, triment dans les champs de coton derrière la charrue. Guillermo Villaseñor, un riche espagnol, a quant à lui trois filles qu'il veut marier. On ne peut pas les rater, avec leurs yeux et leurs cheveux noirs, leurs hanches étroites et leurs mollets fermes et bruns.

En 1924, Karel est marié à une femme robuste et pieuse qui lui a donné deux filles et s'apprête à accoucher de leur troisième enfant alors qu'elle est à l'église. Les frères Skala ne se sont pas retrouvés ensemble depuis un bon moment. Karel, le cadet, a hérité les terres de son défunt père... Bruce Machart effectue des allers et retours dans le temps. Il réussit à ménager le suspense, dévoile progressivement les zones d'ombre d'une famille tourmentée. Le roué débutant alterne avec brio les montées d'adrénaline et les coups de tonnerre, les courses frénétiques, les étreintes sensuelles et les bagarres violentes. Un écrivain est né. **AL. F.**

Bruce Machart

Le sillage de l'oubli

GALLMEISTER

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ETATS-UNIS) PAR MARC AMFREVILLE

TIRAGE : 8 000 EX.

PRIX : 23,40 EUROS ; 344 P.

ISBN : 978-2-35178-049-7

SORTIE : 5 JANVIER



5 JANVIER > ROMAN Finlande

Secret d'amour perdu

Trois générations de femmes, un secret de famille, c'est le premier roman traduit en français de la Finlandaise **Riikka Pulkkinen**.



Elsa va mourir. Et ça ne lui fait pas plaisir. On ne dit pas adieu aux jolies choses de gaieté de cœur. Non plus qu'à l'homme qui partage sa vie depuis plus de cinquante ans (Martti, un peintre internationalement reconnu) ou aux enfants qui fu-

rent le sei de l'existence de cette pédopsychiatre, à commencer par sa fille unique, Eleonoora, et ses deux petites-filles. Tous ces enfants qu'elle n'a pas vue grandir et qui ne l'ont pas vus vieillir. Alors, si Elsa quitte le centre de soins palliatifs où elle était traitée pour réintégrer son domicile d'Helsinki, ce n'est pas pour mourir entourée des siens, mais pour vivre encore. Manger, se baigner à minuit, marcher pieds nus dans l'herbe du jardin, découvrir le nouveau petit ami de l'une, apaiser les inquiétudes de l'autre, ne pas dormir seule, pas encore. Et puis peut-être aussi pour ouvrir une armoire, en extraire une robe que l'on prétend oubliée, la donner à porter à sa petite-fille Anna et lui révéler ainsi, outre l'histoire de cette robe, le secret terrible et magnifique, le secret d'amour perdu, dont cette



Riikka Pulkkinen

DR/ALBIN MICHEL

traduit en France. Anne Michel, son editrice chez Albin Michel, a eu le flair d'en acheter les droits au Salon du livre de Göteborg, quelques semaines avant que celui-ci ne soit l'une des sensations de la Foire du livre de Francfort en 2010. On comprend assez bien à sa lecture ce qui a pu susciter un pareil engouement (droits de traduction achetés dans douze pays, adaptation cinématographique en cours ainsi qu'une adaptation pour la scène actuellement jouée en Finlande). La capacité d'incarnation que prête l'auteure à ses personnages est proprement prodigieuse. Nulle mièvrerie en ces pages dont on aurait pu craindre qu'elles s'y prêtent, nul « psychologisme », mais une écriture ample, d'un hyperréalisme saisissant où la poésie du réel lorsqu'il est saisi pour la dernière fois confère au lecteur une vraie empathie. Riikka Pulkkinen est une Joyce Carol Oates finlandaise de 30 ans. De son *Armoire* jaillissent un secret dévoilé, trois générations de femmes, un même chagrin, un même espoir et l'assurance pour son lecteur de la naissance d'une nouvelle voix. **O. M.**

Riikka Pulkkinen

L'armoire des robes oubliées

ALBIN MICHEL

TRADUIT DU FINNOIS

PAR CLAIRE SAINT-GERMAIN

TIRAGE : 20 000 EX.

PRIX : 20 EUROS ; 400 P.

ISBN : 978-2-226-23840-5

SORTIE : 5 JANVIER



4 JANVIER > HISTOIRE France

La Renaissance mondiale

Serge Gruzinski raconte la mondialisation au XVI^e siècle. Passionnant.



Mondialisation. Ce mot est sans doute le moins bien compris si l'on se réfère aux historiens qui travaillent sur le XVI^e siècle. Pour nous, la mondialisation s'amorce avec la chute du mur de Berlin. Pour ces spécialistes de la Renaissance, elle remonte à bien plus loin. Et surtout, elle n'est pas ce qu'on croit. Serge Gruzinski a consacré de nombreux ouvrages à cette époque. Dans *Quelle heure est-il là-bas ?* (Seuil, 2008), il avait confronté deux textes, une chronique du Nouveau Monde rédigée à Istanbul et un répertoire sur l'Empire ottoman écrit à Mexico, à l'époque des découvertes. Dans *L'aigle et le dragon*, il livre la suite logique de sa réflexion sur cette Europe du Sud, l'Espagne et le Portugal, qui rencontre assez brutalement les civilisations aztèques et chinoises. Avec des conséquences inouïes dont nous percevons toujours les effets.

L'ouvrage s'attache à examiner tout ce qu'il est possible de savoir, d'un côté comme de l'autre, sur Cortés débarquant dans le Mexique de Moctezuma, et Pires dans la Chine de Zhengde. « Dans cette année 1520, à Nankin ou à Mexico, d'obscurs Européens qui n'ont jamais approché leurs propres souverains se retrouvent à côtoyer des "maires du monde", en partie inaccessibles au commun des mortels. »

Les deux chocs de civilisations ne se déroulent



Serge Gruzinski

JEAN-MARC GOURDON/FAYARD

pas de la même manière. Les Indiens sont curieux de ces étranges envahisseurs espagnols. Ils le paieront le prix fort. En revanche, les Chinois ne voient les marins portugais que comme des barbares, vite refoulés. Tous ces mondes qui s'ignoraient jusqu'alors prennent tout de même conscience que la Terre est non seulement ronde mais multiple.

Cette étude passionnante abonde en documents et se dévore comme un récit d'exploration, ce qu'il est aussi. Car cet historien né en 1949, directeur d'études à l'EHESS et professeur à l'université de Princeton, nous dit autre chose de la mondialisation. Il explique combien a compté la spiritualité catholique dans ces expéditions et la façon dont elles ont façonné l'imaginaire européen dès

la première moitié du XVI^e siècle, notamment chez les humanistes et les artistes comme Dürer. Il prend aussi ses distances avec les tendances excessives de l'histoire-monde, qui se noie dans les généralités. Ici, à partir d'un fait bien précis, il examine les répercussions mondiales, sur les plans culturel et religieux. Ce qui le fascine, c'est cette révolution magellane aussi fondamentale pour lui que la révolution copernicienne. « La mondialisation n'a rien d'une machinerie inexorable et irréversible qui accomplirait un plan pré-conçu menant à l'uniformisation du globe. »

Il montre combien la résistance de la Chine et l'impossible colonisation de l'Asie ont délimité les contours de l'Occident et combien cet Occident a été modelé en retour par ce Nouveau Monde aux sociétés étonnantes d'où surgiront la Nouvelle-Angleterre, la Nouvelle-France ou la Nouvelle-Espagne. « Le désenclavement du monde s'est donc déroulé de manière synchrone mais antithétique. »

A la fois récit et essai, cet ouvrage savant qui semble loin des préoccupations quotidiennes des Français nous renvoie curieusement à un sujet brûlant qui sera au cœur de la campagne électorale... L. L.

Serge Gruzinski

L'aigle et le dragon. Dmesure européenne et mondialisation au XVI^e siècle

FAYARD

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 25 EUROS ; 450 P.

ISBN : 978-2-213-65608-3

SORTIE : 4 JANVIER



9 782213 656083

18 JANVIER > ESSAI Russie

Une vie de fou !

L'ultime texte de Léon Tolstoï, sur la folie de la vie.



« La folie qu'on appelle culture de notre temps. » Ce sont les derniers mots de l'ultime texte de Léon Tolstoï (1828-1910). Il est consacré au suicide et à notre existence qu'il juge de plus en plus folle, avec des gens de plus en plus déboussolés. « Quand je dis que nous menons une vie insensée, totalement insensée, une vie de fou, ce ne sont pas là des mots, ce n'est ni une comparaison ni une exagération, mais l'affirmation toute simple de ce qui est. »

Le grand auteur russe commence la rédaction de *Du suicide* en mars 1910, quelques mois seulement avant sa mort. Il raconte avoir visité deux hôpitaux psychiatriques pour matérialiser en quelque sorte cette idée de souffrance. Il veut donc parler de cette extrême tension de l'existence qui serait à ses yeux responsable de cette

douleur implacable. Il lui donne le joli nom de « progrès ».

« Nous menons une vie folle, contraire aux exigences premières et les plus simples du bon sens, mais il s'agit de la vie de tous ou de l'écrasante majorité des hommes, et nous ne faisons pas la distinction entre une vie folle et une vie raisonnable, nous considérons que notre vie folle est raisonnable. »

L'écrivain alors consulté comme un sage mondialement respecté fait preuve d'une acuité extraordinaire, notamment dans sa vision d'une grande guerre européenne qui sera en fait mondiale. Quant à sa réflexion sur l'énerverment, elle conserve un siècle plus tard toute sa force. Tout simplement parce qu'il la puise dans un humanisme sincère, lui, le grand esprit qui se désespère de voir les gens outragés par la brutalité d'une société qu'ils ont en partie contribué à construire.

Pour Tolstoï, les hommes sont « pris dans cette vaine agitation fébrile, dans cette précipitation,

dans cette angoisse, dans cette tension provoquée par un travail ayant toujours comme but ce qui est inutile et de toute évidence nuisible ».

Tolstoï l'anarchiste, Tolstoï l'anticlérical, Tolstoï le mage apparaît drapé de sa juste dmesure dans ce court texte tiré de ses œuvres complètes et inédit en français. On y admire l'énergie du vieil homme, la violence choisie des mots, la force du style finement rendu par Bernard Kreise, comme pour appuyer encore davantage sur le lecteur. Pas de doute, à ce moment-là Tolstoï qui reçoit des lettres quotidiennes sur l'envie de mourir et le sens qu'il faut donner à sa vie n'est pas en paix avec ce monde qu'il s'apprête à quitter. Il est en guerre et il le dit. Avec toute la véhémence dont il est capable. L. L.

Léon Tolstoï

Du suicide

L'HERNE,
« CARNETS »

TRADUIT DU RUSSE

PAR BERNARD KREISE

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 9,50 EUROS ; 80 P.

ISBN : 978-2-85197-947-6

SORTIE : 18 JANVIER



9 782851 979476



PHOTO CATHERINE HÉLIE © GALLIMARD

Mentaliste

Ecrivain, réalisateur, chroniqueur radio, magicien, **Arthur Dreyfus** signe un surprenant deuxième roman.

Je n'ai pas l'impression de faire grand-chose. Et tout le temps qui n'est pas dévolu à la création me paraît perdu », explique Arthur Dreyfus. On est sérieux, quand on a 25 ans. Heureusement, la création, telle qu'il la conçoit, est protéiforme.

L'écriture, avant toutes choses. Natif de Lyon, une ville dont il n'aime ni les gens ni l'atmosphère, Arthur Dreyfus est monté à Paris à 17 ans. Non point afin de « s'écarter », comme n'importe quel ado stendhalien. « Je ne suis pas festif, avoue-t-il. Je déteste les bars et les boîtes. » Alors, interne au lycée Henri-IV, il fait une hypokhâgne, puis une licence d'anglais, le Celsa et Sciences po. Mais pas question d'être prof. « J'ai fait le mur », dit-il. En 2009, il écrit une nouvelle, *Il déserte*, qui reçoit le prix du Jeune écrivain francophone, et est publiée chez Buchet-Chastel. Dans le jury, Jean-Baptiste Del Amo. Celui-ci l'encourage, et Arthur mène à bien un roman, *La synthèse du camphre*, dont il envoie le manuscrit à Jean-Marie Laclavetine, chez Gallimard. Bonne pioche. Le livre paraît en 2010, est remarqué par la critique, et reçoit le prix du Premier roman au festival Les Mots

Doubs, à Besançon, jury présidé par Valentine Goby.

Après ce sans-faute, le jeune surdoué imagine un projet farfelu, *Le livre qui rend heureux*. A l'origine, une de ses congénères de Sciences po qui, à 20 ans, avoue attendre avec impatience l'âge de la retraite ! En réaction, Arthur concocte une espèce de traité du bien-vivre et de l'optimisme raisonnable, avec une mise en page inventive, qui swingue. Prévu pour *Le Promeneur*, le livre sera finalement publié chez Flammarion, en 2011, et se taille un joli succès.

Le cinéma, ensuite. Dans une vie antérieure, Arthur Dreyfus se voyait comédien. Il a d'ailleurs joué dans la série *Famille d'accueil* sur FR3, et participe encore à quelques castings. « Mais je suis un très mauvais acteur, dit-il, parce que, dans la vie, je ne parviens pas à absorber l'émotion de l'autre. » Il passe donc de l'autre côté de la caméra, créant et réalisant, en tandem avec son ami Gurwann Tran Van Gie, la série *Un film sans*. Quarante courts-métrages diffusés en 2010 sur TPS Star, dont le concept réside dans le titre : « *Imaginez un western sans revolver, ou un porno hard sans radiateur* », raconte Arthur, qui prépare deux documentaires, et ai-

merait bien passer au long-métrage. Tout en préférant l'écriture : « Là, on est vraiment libre », affirme-t-il. Rien à voir avec la lourdeur de l'audiovisuel, surtout de la télé. » Ce qui explique sans doute pourquoi il travaille à la radio... Lorsque est paru *La synthèse du camphre*, il en avait envoyé un exemplaire à Philippe Val, le directeur de France Inter. Lequel a beaucoup aimé et décidé d'embaucher l'auteur. Arthur Dreyfus a d'abord présenté « La période bleue », à l'été 2011, une série d'entretiens avec des artistes qu'il admire. Ce fan de Charles Trenet (entre autres références) anime aujourd'hui l'émission hebdomadaire « Chantons sous la nuit », où il réserve une large place aux musiques innovantes, dont l'électro. Il tient aussi une chronique sur la publicité dans la quotidienne « Ouvert la nuit ». Pour quelqu'un qui n'aime pas se coucher tard, c'est réussi. Mais causer dans le poste lui semble « une activité naturelle », et un écrivain raisonnable se doit d'assurer la matérielle.

Magie. Arthur Dreyfus publie en janvier *Belle famille*, son deuxième roman chez Gallimard, fort différent du précédent. « La synthèse du camphre était assez proche de moi, avec une partie sur mon grand-père. Le deuxième est plus personnel, et plus loin de moi. » Dans *Belle famille*, l'écrivain « moderne » (adjectif qu'il préfère à « jeune », par trop galvaudé) s'est inspiré d'un fait-divers : la disparition, en Espagne, de la petite Madeleine McCann. Ses parents ont été soupçonnés de l'avoir assassinée, masquant leur crime derrière un impressionnant tapage médiatique et people mondial. Dreyfus a transposé l'histoire en Italie, et la victime est Madec, un jeune garçon qui disparaît comme s'il n'avait jamais existé. « *Un mirage* », un elfe dans un monde pervers. Le livre est beau et terrible. Et l'inspecteur Andreotti, qui mène l'enquête, a de solides qualités de « mentaliste ». Comme son créateur, qui exerce aussi la magie en professionnel. Sa spécialité ? Le mentalisme qui « a un rapport avec la télépathie, la manipulation mentale ».

JEAN-CLAUDE PERRIER

Belle famille, Arthur Dreyfus, Gallimard, 17,90 euros, ISBN : 978-2-07-013653-7, mise en vente le 5 janvier.

12 JANVIER > ROMAN France

Virage au bout de la nuit

Richard Morgiève retourne au romanesque avec un polar sur fond de Mafia et de maccarthysme.



Ryszard Morigiewicz prend l'identité d'un type du 2^e corps polonais tombé à Monte Cassino. La guerre est finie, mais pour Ryszard, désormais nommé Chaim Chlebek, elle continue, comme la vie.

De l'autre côté de l'Atlantique. L'Amérique, terre d'accueil mais surtout d'évasion : « Chaim ne cesse de s'en aller, il n'a pas de lieu, pas de patrie à la semelle de sa chaussure. Il ne veut plus se faire avoir. Par l'idée de famille d'abord, de clan. De patrie. De devoir, sans parler d'amour. » Croire à quelque chose, à quoi bon ? Mère morte violée, père suicidé, l'orphelin sait très bien que les idéaux se font toujours la belle et que l'imposture était là dès le départ. De son frère Stefan, avec qui il a vécu de meurtre et de rapine, il retient la leçon : « Tu tires d'abord, tu réfléchis ensuite. » Protégé du parrain Lucky Luciano, Chaim le vagabond est un dandy du crime. Ce que la gueule d'ange aime plus que tout n'est pas tant tuer que la panoplie qui va avec : le costard, la Nash-Healey décapotable, une paire de flingues Walther P38 et une mèche qu'il plaque en arrière. Chaim vient de descendre Bobby 5 As qui rackettait tout le Bronx et une bonne partie de Manhattan et pour qui Loretta l'avait quitté. L'argent de feu le caïd en poche, il quitte New York, direction le Texas. 1951, Chaim a 31 ans. Trois hommes à cheval s'approchent. Il est une heure quinze, le 25 août. C'est peut-être l'heure de sa mort. Il se fait massacrer à coups de poing et de crosse, celui qui porte une bague à tête d'ours lui casse un doigt... Le noir est une esthétique, le ton d'une atmosphère ; chez l'auteur d'*United colors of crime*, c'est aussi un rythme, l'haleine syncopée

Richard Morgiève



Ce roman d'amour et de haine, aux accents céliniens et à l'étrangeté crépusculaire des films de David Lynch, est irrigué de questions métaphysiques sur l'identité, l'origine, l'existence, le temps.

de la course folle. Richard Morgiève a plusieurs veines : l'autobiographie hallucinatoire de l'éternel enfant violenté par la vie (sa mère meurt d'un cancer lorsqu'il a 7 ans, son père se donne

la mort lorsqu'il en a 13, etc.), dont *Mon beau Jacky* (Calmann-Lévy, 1996) est un sublime exemple ; l'écriture expérimentale fantasmagorique, *Full of love* (Denoël, 2004) ou *Vertig* (Denoël, 2005, Prix Wepler-La Poste) ; un lyrisme plus grand public, *Un petit homme de dos* (Joëlle Losfeld, 1995), dont les ventes ont dépassé les 40 000 exemplaires... Ici, Richard Morgiève renoue avec le romanesque tel qu'il l'a déployé dans *Cheval* (Denoël, 2009), une histoire de forains et de filiation écorchée, et dans son récit déjanté de la débâcle, *Miracles et légendes de mon pays en guerre* (Denoël, 2007). Cela dit, romanesque appliqué à l'auteur de ce polar sur fond de Mafia, guerre froide, maccarthysme et de conflits raciaux ne signifie pas que Morgiève se contente de nous servir une intrigue bien ficelée. Ce roman d'amour et de haine, aux accents céliniens et à l'étrangeté crépusculaire des films de David Lynch, est irrigué de questions métaphysiques sur l'identité, l'origine, l'existence, le temps. Laissé pour mort dans le désert texan, Chaim est recueilli par un vieil Allemand et une *medecine woman* indienne avec un œil de verre. Ce Texas peuplé par des néandertaliens anticomunistes prêts à massacrer tous les Peaux-Rouges et à lâcher la bombe atomique sur Moscou est l'occasion pour Morgiève de peindre une galerie de portraits de *freaks* à mourir de rire – cf. le shérif : « La quarantaine, plutôt grand, sec mais ventru comme une Amish

dépressive enceinte du Saint-Esprit. » Et des paysages de toute beauté où s'instille la mélancolie inquiète du héros : « Sa solitude d'homme blessé, immense, tient dans un seul corps, autant qu'il la partage. »

SEAN J. ROSE

Richard Morgiève

United colors of crime

CARNETS NORD

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 18 EUROS ; 320 P.

ISBN : 978-2-35536-053-4

Sortie : 12 JANVIER



5 JANVIER > ROMAN France

Le cèdre du bilan

Tricotés façon **Philippe Sollers**, de réjouissants antimémoires.



Tout commence par une photo sépia, prise juste avant la guerre. Le narrateur, deux ans, posant à côté de sa sœur, de six ans son aînée, au pied d'un cèdre. L'arbre oriental est en quelque sorte devenu son totem, le symbole de ces « verts paradis de l'enfance »

dont la nostalgie irrigue la plume de l'écrivain célèbre et mature qu'il est aujourd'hui.

Avec Anne, l'âme sœur, la relation était plus que fraternelle : fusionnelle, amoureuse. Cela a même failli basculer une fois. A Venise, forcément. Depuis, elle s'en est allée et, au grand dam de sa nièce, le frère, le (presque) « veuf, l'inconsolé », n'est pas venu à l'enterrement. « *J'évite autant que possible la mort* », note-t-il, superbe. Ce qu'il ne peut éviter, en revanche, c'est que la vie s'écoule et que vienne un moment où l'on regarde dans le rétroviseur, pour dresser une sorte de bilan. Même si, ainsi que le titre du roman le revendique, Sollers se veut dans le renouveau, l'embellie, le contre-courant du mainstream : en politique comme dans les mœurs. Vive la corrida, haro sur le jeunisme et le tout technique, le narrateur résiste : il écrit ses ouvrages à la main, et il y a même des amateurs pour les collectionner, jusqu'en Chine. Dont sa maîtresse, la très riche et très chic Lucie D., avec



Philippe Sollers

CATHERINE HEUZE/GALLIMARD

qui il passe de fort sensuels cinq-à-sept rue du Bac, à deux pas de son bureau.

Car le narrateur est non seulement écrivain sino-phil, mais aussi éditeur chez Gallimard. Sollers, comme bien d'autres, joue avec les genres, se tricotant une espèce d'autofiction ou d'antimémoires, c'est selon. Un mot qu'il n'aime pas, parce que créé par Malraux, et qu'il n'aime pas Malraux. Surtout à cause de *La tête d'obsidienne*, fruit des conversations du grand écrivain avec l'immense

Picasso, l'un des principaux héros de *L'éclaircie*. Les autres protagonistes étant Manet – dont l'œuvre dialogue avec celle de Picasso –, Stendhal de passage à Bordeaux – le terroir chéri de Sollers –, Casanova – avec le manuscrit de ses *Mémoires* arrivant à la BNF –, Baudelaire, Mallarmé, Bataille, Houellebecq, Nietzsche ou Gongora... Comme d'habitude, Sollers l'érudit « name-droppe » beaucoup, cite pas mal, télescope les époques et les styles. Et, sous des pseudonymes à peine déguisés, épingle quelques people germanoprats. A propos de « l'affaire Bettencourt », par exemple, il s'en donne à cœur joie, rappelant un certain passé « cagoulard » chez L'Oréal, et traçant un portrait plutôt complice de Pierre-Marie Pommier – le bénéficiaire des largesses de la milliardaire –, qu'il connaît depuis toujours.

Tout cela est brillant, décousu en apparence et très serré en réalité, libre dans le ton comme dans les idées. Qu'on l'aime ou non, Sollers reste unique dans notre paysage littéraire, et son *Eclaircie*, roman du retour aux sources, tout à fait réussi.

A la fin, il fait même semblant de se moquer de sa supposée tentation « *mégalo* ». N'a-t-il pas signé, jadis, un *Portrait du joueur* ? Les jours s'en vont, Sollers demeure.

JEAN-CLAUDE PERRIER

Philippe Sollers

L'éclaircie

GALLIMARD

TIRAGE : 25 000 EX.

PRIX : 17,90 EUROS ; 240 P.

ISBN : 978-2-07-013202-7

Sortie : 5 JANVIER



9 782070 132027

12 JANVIER > NOUVELLES France

Bouquet Gailly

Christian Gailly prouve qu'il est aussi un maître de la nouvelle dans un recueil épatant, *La roue et autres nouvelles*.



Il est le roi du mystère, de la mélancolie et du flottement. Romancier accompli, Christian Gailly tient également admirablement la distance dans l'art si délicat de la nouvelle. Il le prouve dans chacun des textes de *La roue et autres nouvelles*. Un volume qui démarre avec une histoire de panne. Ecrivain à la traîne, Paul Cédric sait évaluer la température de l'air. Un jour où il fait 35 degrés sous abri, une blonde en tailleur jaune débarque dans sa maison, où il a suspendu une clochette au-dessus du portillon. Equipée de beaux gants blancs souillés, la dame recherche un marteau, gros si possible. Elle aussi se trouve en panne. « *Je suis crevée à l'avant* », explique-t-elle...

« Le perroquet rouge » prouve qu'on ne demande pas impunément à « la femme qu'on prétend aimer » ce qu'elle veut pour son anniversaire, sur-

tout si l'on est écrivain. Au risque de se voir répondre : « *Que tu m'écrives l'histoire du perroquet rouge.* » « Le lilas lie de vin » confronte à nouveau une femme et un homme. Elle préfère lire plutôt que d'écrire et se tait souvent. Lui, encore un écrivain, regrette que les pneumatiques n'existent plus. « *C'est dommage. J'aimais bien l'idée de ces tubes fous qui cavalaient dans les égouts de Paris* », se lamente-t-il. Monsieur laisse la radio allumée, sort acheter des cigarettes, se cache pour regarder passer sa belle...

Afin de tromper l'ennui, le protagoniste du « Gâteau » a l'idée d'en préparer un pour sa voisine d'en face, une dame indochinoise qui s'occupe d'une ribambelle d'enfants. Sauf que l'affaire bifurque vite vers la jalousie... Dans « Mon client de 4 heures », Marc Imyria reçoit sur rendez-vous. Il n'est pas docteur, mais désamorce les bombes à retardement dans la tête de ses clients. Cet amateur de romans connaît *L'incident* de « Gailly Christian ». Entre deux déminages, le voici visité par deux agents du fisc dont les physiques rappellent ceux de « deux sympathiques

chanteurs comédiens », puis par des officiers de la police criminelle... « Et puis » et « L'inconnue » partagent les mêmes personnages : Louis Meyer et Mira, avec laquelle il a été heureux avant que cela ne soit plus trop ça entre eux. On finira en beauté avec « Les fleurs coupées », dont le héros, Georges Reichac, semble quant à lui vraiment médecin. Un soir, il boit un verre et prend en cours un film à la télévision. Pas n'importe quel film puisqu'il s'agit de *Broken flowers* de Jim Jarmusch, à qui la nouvelle est d'ailleurs dédiée... Comme dans ses romans, Christian Gailly épate ici avec un sens unique de la phrase et du rythme. L'auteur des *Fleurs* (Minuit, 1993, ressort dans la collection « Double ») aime à bousculer le tempo. A faire glisser ses personnages dans des situations imprévues et insolites qui saisissent immanquablement le lecteur. ALEXANDRE FILLON

Christian Gailly

La roue et autres nouvelles

MINUIT

TIRAGE : 7 000 EX.

PRIX : 13 EUROS ; 128 P.

ISBN : 978-2-7073-2192-3

Sortie : 12 JANVIER



9 782707 321923

4 JANVIER > ROMAN France

Insoutenable légèreté

Comment un yuppie devient léger, léger.



Septième roman de **Sibylle Grimberty**, *La conquête du monde* est un livre ténu, une fable contemporaine dont la morale pourrait être que chacun a une conception du bonheur qui lui est propre. Et que ceux qui l'entourent ont souvent bien du mal à la percevoir, même avec leurs sentiments les meilleurs.

Le héros, Ludovic Haguenau, historien promoteur devenu avocat, est un jeune homme brillant à qui tout réussit. Ça le rend même volontiers sentencieux. Dans un moment d'aberration, il quitte sa femme, Gaëlle, qu'il aime toujours à la folie, et leur fils, Martin, un préado sympa et déjà très lucide... C'est à partir de là que tout va dérailler, et Ludovic devenir un vrai champion d'échecs. Il s'en rend compte un jour, à New Delhi, où il est censé négocier un gros contrat. Par sa faute, tout tourne à la catastrophe. Il aligne les retards, les gaffes, les provocations déplacées, les foudrues absurdes. Résultat : il se retrouve seul, vide et déprimé, alors que tous les autres réussissent autour de lui.

Pathétique, il tente, pour se réconcilier avec sa femme, de se servir de son fils, lequel a de plus en plus de mal à comprendre son père. Et vu la fa-

çon dont il s'y prend, il y a peu de chances que ça marche. Il devient un zombie, un parasite qui vit un temps aux crochets de la riche Dorothée et de sa famille. Mais il sabote tout, et finit, pour vivre, par devenir nègre pour des hommes politiques.

Rideau ? Pas tout à fait. Quelques années plus tard, alors que Martin est salué jeune écrivain à succès, racontant son enfance dans le style « génération perdue », Ludovic rencontre Adèle, 18 ans, une copine de son fils, qui tombe amoureuse du barbon, envers et contre tout. Il est même question de mariage, de bébé... Serait-ce enfin l'occasion, pour notre héros, d'une prise de conscience, de se réconcilier avec lui-même et de se laisser aimer ? Ou bien sa nature ingérable serait-elle la plus forte ?

Avec habileté et malice, Sibylle Grimberty conduit le lecteur à s'intéresser, voire à s'attacher à Ludovic, être lunaire qu'on dirait sorti d'un poème de Michaux ou d'une aquarelle de Folon. Un petit bonhomme qui, devenu léger, léger, s'envole au-dessus du monde et de ses contingences. Ça fait presque rêver. J.-C. P.

Sibylle Grimberty

La conquête du monde

LÉO SCHEER

TIRAGE : NC

PRIX : 19 EUROS ; 308 P.

ISBN : 978-2-7561-0359-4

SORTIE : 4 JANVIER



11 JANVIER > ROMAN France

Filature d'amour

Elsa Fottorino signe un deuxième roman à la belle atmosphère d'étrangeté, où se déploie le nuancier du cœur des hommes.



Les impressionnistes avaient inventé une nouvelle façon de peindre en juxtaposant deux taches de couleur pures afin de donner une impression de couleur mélangée. Elsa Fottorino procède de la même manière en composant une mosaïque de sentiments et de sensations, dont l'image n'apparaît pas forcément du premier coup d'œil mais dégage une atmosphère d'étrangeté très cohérente qui vous enveloppe littéralement.

Une disparition, c'est l'histoire d'Hélène, une lycéenne qui se met à la recherche d'une camarade disparue et tombe en chemin sur l'ancienne flamme de sa prof de musique, un écrivain qui a le double de son âge et qui l'attire inexorablement. Dans son premier roman *Mes petites morts* (Flammarion), la jeune héroïne éprise d'un garçon qui se refuse à elle, bien qu'il lui ait prouvé son amour, pense qu'il a quelqu'un d'autre dans sa vie. L'auteure, par le truchement de chapitres épistolaires, révélait que le garçon atteint d'une maladie incu-

rable ne voulait pas risquer un amour dont la seule issue serait la mort. Ici encore, le mystère n'est pas celui qu'on croit. Hélène est persuadée que c'est l'ex-amant de Marie Dangerais qui a fait disparaître Anne-Lise. La trame policière n'est qu'une excuse pour parler des relations autrement plus complexes et mystérieuses entre les êtres. L'enquête devient filature d'amour. Tout le talent d'Elsa Fottorino consiste à faire écouter les non-dits de dialogues laconiques et à déployer tout le nuancier de l'âme humaine. Les liens assez asphyxiants entre Hélène et sa mère, Catherine, qui l'élève seule, ses fréquentations bancaires avec des amies du lycée beaucoup plus aisées qu'elle, la jalousie aigre de Marie Dangerais qui ne souffre pas qu'une jeune fille grave autour de Daniel Roche, et sa vie de couple ratée avec son mari, Jacques, qui eut le coup de foudre à l'occasion d'un bal où ils s'étaient rencontrés. Avec *Une disparition*, Elsa Fottorino signe une histoire d'amour en fuite, au charme discret d'un film de la nouvelle vague. S. J. R.

Elsa Fottorino

Une disparition

RIVAGES

TIRAGE : 7 000 EX.

PRIX : 17 EUROS ; 208 P.

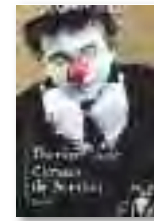
ISBN : 978-2-7436-2294-7

SORTIE : 11 JANVIER



5 JANVIER > ROMAN France

Aux âmes bien nez



Musicien, compositeur, comédien, artiste et frère d'artiste, **Damien Luce** a publié l'année dernière un premier roman, *Le chambrioleur*, remarqué pour son sens du farfelu, son originalité, son style

virtuose. Il revient aujourd'hui avec un deuxième opus, *Cyrano de Boudou*, où se mêlent ses deux passions, le théâtre et le roman. Et il a déjà écrit une adaptation scénique de son texte.

Boudou, c'est le sumom de clown que s'est choisi Auguste Gustave, un brave type plus tout jeune et bien effacé, plutôt malheureux. Fils d'une comédienne manquée devenue folle et d'un homme de hasard, il exerce à la ville le métier de souffleur au théâtre de la Porte-Saint-Martin. Une prouesse, pour un quasi-analphabète, de surcroît facilement somnolent ! Dans son théâtre, en 1913, on célèbre la millième du *Cyrano de Bergerac* d'Edmond Rostand, à l'affiche depuis sa création en 1897.

Boudou rêve de monter à son tour un jour sur les planches, dans son rôle favori, celui du clown triste, avec son nez rouge. Emma, la douce fille de joie qui partage sa vie, l'y encourage. Mais il lui faudra attendre de rencontrer un aigrefin beau parleur, un certain Louis Juvet, qui le prenne sous son aile et concrétise son vœu. Boudou, avec quelques copains, très peu de moyens et tout son talent, parvient à monter une version clownesque de *Cyrano*, en 1914, dans le tout nouveau théâtre du Vieux-Colombier de Jacques Copeau. Le maître Rostand est même venu voir la pièce, il a été conquis.

Alors que Boudou pourrait enfin quitter son trou obscur pour les feux de la rampe, voici qu'un archiduc autrichien se fait assassiner à Sarajevo. Avec les conséquences que l'on sait. Mobilisé, Auguste, comme tant d'autres poilus, périt dans les tranchées. Dans les bras de Juvet, lequel ne jouera jamais *Cyrano*. C'est un bien joli conte qu'a composé Damien Luce, poétique et triste. Les épisodes du présent de la narration (1913-1914) alternent habilement avec des flash-back sur la jeunesse de Rostand et la genèse de *Cyrano*. Nombre de chapitres de *Cyrano de*

Boudou sont très dialogués, prêts déjà pour la scène, où une création est prévue pour 2012. Avec le jeune Damien Luce en Boudou-Cyrano, forcément. « *Aux âmes bien nez* »...

J.-C. P.

Damien Luce

Cyrano de Boudou

HÉLOÏSE D'ORMESSON

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 17 EUROS ; 320 P.

ISBN : 978-2-35087-182-0

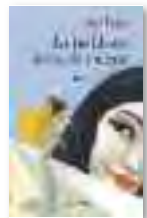
SORTIE : 5 JANVIER



4 JANVIER > ROMAN France

La petite fille en robe jaune

Ultime dialogue entre une mère et son fils, sur fond de secrets.



Saïd Meziane est un jeune homme épanoui. Il est courtier à la Cristalline d'assurances. Profitant de ses origines algériennes, il s'est constitué un portefeuille « spécial musulmans », avec « les boucheries hallal, hammams, agences matrimoniales musulmanes, gargotes à kébabs, couscouseries, épiceries arabes, marabouts et quelques associations islamiques d'utilité publique » du nord de Paris. Côté vie privée, il a la même copine depuis dix ans, Clotilde, prof et maîtresse du chat Zorro. Ils passent leur temps à se disputer, ne vivent pas ensemble et finiront peut-être par « officialiser ». Saïd habite seul. Son appartement se trouve sur le même palier que celui de sa mère, Fatima, pour qui ce minuscule déménagement a été vécu comme un déchirement. Tous les dimanches, elle tente de le récupérer en lui préparant son couscous-boulettes. Fatima déteste Clotilde, forcément... Mais elle est aussi attendrissante bien sûr, cette Mère Courage, qui a quitté son pays en 1962 pour aller chercher une vie meilleure en France et y a rencontré Ali, un ivrogne employé dans une conserverie où il finira cuit dans le vinaigre ! Heureusement, il lui reste leur fils. Mais un jour, tout bascule pour Saïd : il est viré de

la Cristalline, rachetée par les Chinois, et sa mère, victime d'un AVC, est clouée sur un lit d'hôpital. Si son corps est inerte, son esprit est intact. **Akli Tadjer** donne la parole en alternance au fils, qui vit dans le présent, et à la mère, qui revisite son passé. Son enfance difficile d'« arabe » adoptée par des pieds-noirs compromis dans un attentat terroriste durant la guerre. Ses souffrances, lorsqu'elle a dû se placer chez un avocat pervers qui l'a violée. Sa fuite vers la France, de peur de représailles, la pauvreté, les rêves évanouis. Et surtout, qui est cette « petite fille en robe jaune », disparue tragiquement, à qui elle pense et s'adresse sans cesse ?

Tout cela, le lecteur l'apprendra en même temps que Saïd par le récit de Fatima, qui détricote ses souvenirs. Ils pourront aussi se dire, in extremis, la profondeur de leur amour mutuel, rarement exprimé jusqu'ici. Et Saïd consentira même à un sacrifice ultime.

Mené avec beaucoup de délicatesse par un écrivain qui possède le sens de la narration, la justesse des dialogues, le roman prend du sens, se charge en émotion, sans se dérober devant le réalisme qu'exigent certaines situations.

J.-C. P.

Akli Tadjer

La meilleure façon de s'aimer

JC LATTÈS

TIRAGE : 10 000 EX.

PRIX : 18 EUROS ; 284 P.

ISBN : 978-2-7096-3525-7

SORTIE : 4 JANVIER



9 782709 635257

4 JANVIER > ROMAN France

Treize jours en octobre



Il s'en passe de belles sur l'île Saint-Louis, lieu réputé immuable ! Une sorte de « point fixe » toujours « à l'écart », bien que l'on puisse y épier les baigneurs de Paris Plage. Figurez-vous qu'on peut désormais s'y faire

égorgé à six heures du matin en face de l'église. Depuis le meurtre d'un inconnu, les rumeurs vont bon train dans le quartier. Charles Ballanches, le héros de **Frédéric Vitoux**, est lui aussi inquiet. Ce « vieux veuf » de 70 ans peut se contenter d'une gougère pour seul déjeuner. Heureusement que Dorothy, la fiancée anglaise et virevoltante de son neveu, lui apporte parfois une tarte tatin de chez Berthillon. Ancien avocat qui possède dans sa bibliothèque l'édition originale d'*Ulysse* de Joyce et un exemplaire avec envoi de *Mort à crédit*, Charles reçoit la visite de Jean Lefaur. Un éditeur pas très net qui a eu du succès avec un



DR/FAVARD

Nostradamus aujourd'hui avant de mettre la clé sous la porte. Le curieux personnage prétend être mandaté par Vera Michalski, la patronne du groupe Libella, une « femme secrète ou timide peut-être, obstinée », pour retraduire un roman de George Meredith. Dans les parages, outre ce menteur pathologique de Lefaur, le lecteur croise aussi Robert Treizeur, le garagiste du boulevard Henri-IV, qui fut jadis le gardien de but vedette de l'équipe junior du Red Star au tourment des années 1950 et 1960, ou son jeune employé polonais, Toma... A intervalles réguliers, Frédéric Vitoux (dont *Grand Hôtel Nelson* vient de reparaitre au Livre de poche) revient inlassablement dans l'île Saint-Louis qu'il connaît comme personne pour y avoir toujours habité, cette île peuplée de fantômes. Le voici qui pastiche habilement le roman policier et y adjoint le touchant portrait d'un homme qui se sent vieillir et évoluer dans un monde qu'il

comprend de moins en moins. Un monde où les films de Robert Bresson et la mort de Porthos dans *Le vicomte de Bragelonne* semblent, hélas, n'avoir plus guère d'importance.

AL. F.

Frédéric Vitoux

Jours inquiets dans l'île Saint-Louis

FAYARD

TIRAGE : 6 000 EX.

PRIX : 19 EUROS ; 304 P.

ISBN : 978-2-213-66663-1

SORTIE : 4 JANVIER



9 782213 666631

5 JANVIER > ROMAN Liban

La valse des adieux

Charif Majdalani nous entraîne à Beyrouth, sur les traces d'un fils de famille ruiné qui cherche à reconquérir la fortune familiale et à séduire une femme.



Au début, toute la famille était riche. Et puis pauvre. Et puis riche, à nouveau. Et pauvre, encore. Ça va ça vient au rythme des guerres et des faillites, des marchés et des entourloupes, des nuits d'amour et de celles passées au casino, le temps d'un soupir, l'espace de vingt ans...

Ces années-là, ce sont *Nos si brèves années de gloire* qui forment la trame de ce troisième roman du Libanais Charif Majdalani (après les très remarquables *Histoire de la grande maison*, Seuil, 2005, et *Cara-vansérail*, Seuil, 2007). Au début donc, le narrateur, fils d'une des plus anciennes familles de Beyrouth, est pauvre. Après l'assassinat, dans des circonstances restées mystérieuses, de son père à l'été 1948, sa famille doit vendre son affaire de filatures textiles, n'en conservant qu'un petit atelier. Simple commis chez un marchand de tissus, puis secrétaire d'un homme d'affaires lettré, le fils Cassab entame

une existence aventureuse comme il sied aux jeunes gens de son âge, ponctuée de projets plus ou moins grandioses ou fantaisistes et de rencontres amoureuses, parmi lesquelles celle de Mathilde dite « Monde », qu'il perd pour un homme plus âgé et plus riche que lui. Elle deviendra sa maîtresse après qu'une équipée en terre syrienne pour y subtiliser les machines d'une usine textile lui aura amené la fortune. Mais déjà, se fait entendre dans le lointain les échos d'une guerre à venir, celle civile de 1975... Il y a dans *Nos si brèves années de gloire* quelque chose de l'allégresse poignante de la comédie italienne des années 1970. Ce serait un *Nous nous sommes tant aimés* à Beyrouth. Charif Majdalani orchestre cette valse des adieux de main de maître, montre d'ombres d'un petit monde inconsolable et gai, qui vient faire son tour de piste en ignorant que ce sera le dernier. La représentation n'en sera que plus belle.

OLIVIER MONY

Charif Majdalani

Nos si brèves années de gloire

SEUIL

TIRAGE : 6 000 EX.

PRIX : 16 EUROS ; 192 P.

ISBN : 978-2-02-105510-8

SORTIE : 5 JANVIER



9 782021 055108

5 JANVIER > NOUVELLES Allemagne

Autres rives

Un nouveau recueil d'histoires courtes du remarquable **Peter Stamm**.



Le Suisse Peter Stamm est de ces talents qui ne roulent pas des mécaniques, de ceux à propos desquels on parle de modestie des effets, de subtil laconisme. Phrases sans construction sophistiquée, mots simples, personnages et motifs d'intrigue banals (le classique triangle amoureux dans *Sept ans*, son excellent précédent roman), suspense bâti sur trois fois rien... Toute cette frugale économie de narration est particulièrement efficace dans les formes courtes. Après *Verglas* et *D'étranges jardins*, on le vérifie une nouvelle fois avec *Au-delà du lac*, dont le titre fait référence au lac de Constance et à sa rive sud, région où est né l'écrivain en 1963. C'est là que se situent certaines des dix nouvelles de ce recueil dont le réalisme précis et mat est parfois teinté d'une légère touche de fantastique.

« Personne ne comprenait qu'elle n'avait pas fui, mais était tout simplement allée vers autre chose », cette citation tirée de « Dans la forêt », qui raconte l'histoire d'Anja, une fille qui a vécu trois ans dans les bois, résume bien l'état d'esprit de la plupart des « héros » de ces histoires. Aujourd'hui adulte, mariée et mère de deux enfants, la jeune femme ne

parvient pas à oublier les années d'adolescence passées à aller au lycée le jour et à dormir la nuit, cachée dans la forêt sous une hutte de fortune.

Chez Peter Stamm, les relations humaines sont marquées par une incompréhension plus ou moins distante. Hommes et femmes élèvent entre eux des murs transparents de non-dits. Il raconte sans jamais expliquer les rêves amputés (le gardien d'un ancien site industriel reconverti en logements projetant une retraite au Canada), les êtres engoncés dans des vies décevantes (dans « L'ordre des choses », un couple sans enfants en vacances à Sienne est pris dans une guerre de tranchées avec la bruyante famille voisine), des quotidiens solitaires (celui d'Alfons, très jeune maraîcher bio qui voit s'installer un festival de musique en plein air dans un pré en contrebas de son exploitation)...

Peut-être l'un des secrets du charme qu'exerce l'écriture de Peter Stamm est de ne choisir d'éclairer qu'un pan de ses personnages et de laisser une grande partie d'eux et de leur histoire dans l'ombre, créant ainsi un hors-champ magnétique. **VÉRONIQUE ROSSIGNOL**

Peter Stamm

Au-delà du lac

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

TRADUIT DE L'ALLEMAND (SUISSE)

PAR NICOLE ROETHEL

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 13 EUROS ; 182 P.

ISBN : 978-2-267-02278-0

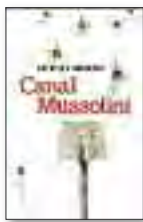
SORTIE : 5 JANVIER



5 JANVIER > ROMAN Italie

L'honneur perdu des Peruzzi

Avec *Canal Mussolini*, **Antonio Pennacchi** nous conte les espoirs et les égarements d'une famille de paysans italiens.



Ils étaient trente mille miséreux, paysans sans terre, chassés de leur nord natal, au cœur des années 1930, pour s'en aller au sud de Rome, assécher les marais Pontins et les libérer de la malaria. Trente mille et, parmi eux, les Peruzzi. Dix-sept frères et sœurs engagés dans les luttes politiques et les contorsions de « la Botte » dans la première moitié du siècle dernier, venus au fascisme par le socialisme révolutionnaire et la promesse toujours différée de lendemains qui chantent. Cette famille et ce pays, également égarés, cette saga tendre, drôle et cruelle, c'est *Canal Mussolini* d'Antonio Pennacchi, qui a obtenu l'an dernier le prix Strega (le Goncourt italien), suscitant une belle polémique.

De Pennacchi, les lecteurs français ne connaissaient jusqu'alors que *Mon frère est fils unique* (Le Dilettante, 2007), adapté au cinéma par Daniele Luchetti. Ce n'était qu'un tour de chauffe en vue de ce *Canal Mussolini*, œuvre d'une vie, sa vie, celle des siens, leur chagrin, leurs errements, la dispa-

rition conjointe d'une classe sociale et d'une espérance. Confondant peut-être l'écrivain (séminariste converti au fascisme, puis au communisme, au gauchisme et enfin aux vertus modératrices de la social-démocratie...) et ses héros, la critique transalpine a parfois accusé le livre de se rendre coupable de révisionnisme et de réhabilitation. Pourtant, l'accusation ne tient pas. Pennacchi, la soixantaine, n'écrit des romans que depuis dix ans (après trente-cinq ans passés comme ouvrier chez Alcatel), et ce livre est donc une double tentative pour rattraper le temps perdu. Celui passé à ne pas écrire comme celui où les luttes, fussent-elles vouées au dévoiement, étaient sanctifiées par l'innocence qui les menait.

Surtout, *Canal Mussolini* n'est pas plus un roman historique qu'un roman politique ; c'est un western, la conquête non plus de l'Ouest mais du Sud, et de la dignité souillée de pauvres gens, égarée dans un marais qui est d'abord celui dans lequel s'échoue l'Histoire. **O. M.**

Antonio Pennacchi

Canal Mussolini

LIANA LEVI

TRADUIT DE L'ITALIEN

PAR NATHALIE BAUER

TIRAGE : 8 000 EX.

PRIX : 23 EUROS ; 512 P.

ISBN : 978-2-86746-585-7

SORTIE : 5 JANVIER



4 JANVIER > ROMAN Etats-Unis

La couleur des souvenirs



En 2005, Honor traverse la ville de New York en métro pour gagner le Bronx. Ancienne danseuse, la jeune femme se rend dans un hôpital qui accueille les vétérans. Elle y pose ses mains sur le dos d'un soldat

qu'elle soigne dans le cadre d'une « *thérapie corporelle* », malaxe sa chair « *réticente* ». Originaire de Peaboscot dans le Maine, Milo Hatch a 24 ans. Il a été blessé à la moelle épinière pendant la guerre du Golfe, présente les symptômes d'un stress post-traumatique aigu. La jeune femme cherche à détendre le patient, lui fait écouter des chansons de Billie Holiday. Peu à peu, il se met à parler. Pourquoi sommes-nous soudain ramenés à la veille de Noël 1936 ? Au Roseland Ballroom, où un saxophoniste prénommé Joe est tombé amoureux d'une femme grâce à la musique de Count Basie et son orchestre ? Etudiant en droit, ledit Joe venait d'arriver à New York. Il y avait retrouvé Pearl et sa « *beauté simple*,



agréable, qu'il connaissait comme on connaît une chanson ». Pearl, qui a été costumière sur le tournage d'un péplum de Cecil B. DeMille, n'était pas seule ce jour-là, venue l'attendre sur le quai avec sa cousine Vivian...

L'affaire ne s'arrête pas là. Il nous faut aussi stationner en 1969. Ou nous interroger encore sur le destin de Parvin, de Hyacinthe et d'un alchimiste arménien, jaillis quant à eux du XVII^e siècle... D'où viennent les souvenirs incontrôlables, comme sortis d'un autre cerveau, que partagent Honor et Milo ? Qu'ont-ils à leur apprendre sur leurs vies, sur leurs origines ? On avait découvert **Jane Mendelsohn** en 1997. Lorsque 10/18 avait publié *J'étais Amelia Earhart*, qui mettait en scène la célèbre aviatrice disparue près des côtes de la Nouvelle-Guinée en

1937. La revolla enfin en librairie avec ce lancinant *American music*. Un roman intense, poétique et poignant qui parle si joliment des amours contrariées. De ces êtres que l'on croise et qui vous marquent à jamais. **AL. F.**

Jane Mendelsohn

American music

CALMANN-LÉVY

TRADUIT DE L'ANGLAIS

(ÉTATS-UNIS) PAR NATHALIE BRU

ET ESTELLE DEGEZ

TIRAGE : 8 000 EX.

PRIX : 18,50 EUROS ; 272 P.

ISBN : 978-2-7021-4277-6

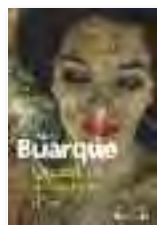
SORTIE : 4 JANVIER



5 JANVIER > ROMAN Brésil

Corrompue, cupide et fière

La décadence d'une famille de l'élite brésilienne racontée par un de ses membres sur le point de mourir.



Chico Buarque, 67 ans, immense auteur-compositeur-interprète de la MPB, la musique populaire brésilienne, est un poète crooner prolifique mais, depuis qu'il a commencé l'écriture de romans au début des années 1990, un écrivain

plutôt rare. Jusqu'ici, trois titres avaient été traduits en français : *Embrouille* (Gallimard, 1992, repris en Folio), *Court-circuit* (Gallimard, 1997) et le très malin et très littéraire *Budapest* (Gallimard, 2005, repris en Folio).

Quand je sortirai d'ici est une saga balzacienne avec des arrangements cariocas. En un peu moins de 200 pages, on traverse plus de deux cents ans de l'histoire de la famille Assumpção et, à travers cette dynastie de dirigeants, de celle du Brésil. Grandeur d'une lignée composée de propriétaires terriens, de courtiers en café, de marchands d'armes, de barons de l'Empire arrivés au Brésil avec la cour portugaise, de sénateurs, d'abolitionnistes radicaux, toute une galerie d'ancêtres, notables riches et puissants... Et décadence de ses derniers représentants, déclassés et ruinés...

Celui qui évoque ses aïeux et sa descendance est l'un des membres de cette famille, Eulalio, cen-



Chico Buarque

tenaire au bout du rouleau, qui a peu de chances de sortir un jour de l'hôpital pour nécessitez dans lequel il a été placé. De son lit, il prend à témoin les infirmières, sa fille, sa mère, les autres malades ou n'importe quel fantôme qui veut bien l'écouter. Il radote, ressasse les souvenirs qui surgissent dans la chronologie aléatoire de la sénilité. Au milieu du délire, de la confusion mentale et de la régression, il a des fulgurances d'images précises, des caprices de vieil enfant gâté et de fils à papa qui a connu ce temps où l'on parlait français pour les « affaires », où le Pleyel trônait dans le salon à ban-

quets de la grande demeure familiale remplie de domestiques à Rio, où il partait enfant chaque été en transatlantique à vapeur pour aller passer ses vacances en Europe... Le temps d'avant les revirements de fortune, les escroqueries, les héritages bradés... « *C'est pour lui-même qu'un vieillard répète toujours la même histoire, comme s'il en faisait des copies au cas où l'histoire s'égarerait.* »

Certaines anecdotes reviennent ainsi en boucle, obsessions morbides : la première rencontre avec sa future femme, Matilde, très jeune fille d'un député, « *à la peau presque café au lait* » et au « *tempérament ondoyant* », qui a abandonné mari et bébé avant de mourir tragiquement.

Le portrait que dresse Buarque de cette élite brésilienne, corrompue, cupide, fière de ses privilèges, raciste... n'est pas très gratifiant. Il ne manque rien au récit de sa chute : assassinats, adultères, enfants naturels forment une hérédité mal assumée dont les effets sont dévastateurs d'une génération à l'autre. A la fois traversée virtuose et concentrée du siècle, et fiction des origines fine et documentée, *Quand je sortirai d'ici* réunit l'élégant sens du romanesque de Chico Buarque et sa culture de fils d'historien.

V. R.

Chico Buarque

Quand je sortirai d'ici
GALLIMARD

TRADUIT DU PORTUGAIS (BRÉSIL)
PAR GENEVIÈVE LEIBRICH
TIRAGE : 7 000 EX.
PRIX : 17,50 EUROS ; 176 P.
ISBN : 978-2-07-012817-4
SORTIE LE 5 JANVIER

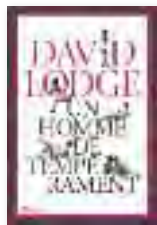


9 782070 128174

4 JANVIER > ROMAN Grande-Bretagne

La chair ! la chair !

Après avoir mis en scène Henry James dans *L'auteur !, l'auteur !*, **David Lodge** s'empare cette fois de la figure d'un autre écrivain britannique : H. G. Wells.



En 2005, délaissant les caustiques comédies universitaires ayant fait son succès, David Lodge se renouvelait en proposant *L'auteur ! L'auteur !* (disponible en Rivages/Poche). Un roman très réussi où il se penchait sur les dernières années

du grand Henry James, lorsque ses livres n'intéressaient plus personne et qu'il essayait vainement de se refaire grâce au théâtre. Celui-ci apparaît à nouveau en arrière-fond dans l'épais volume *Un homme de tempérament*.

David Lodge s'intéresse pour l'heure à l'un de ses éminents confrères, H. G. Wells. Le rideau se lève en 1941. Wells n'a jamais déserté son domicile du 13, Hanover Terrace, même durant le Blitz. Veuf qui manque de force et d'appétit, l'écrivain pour le moins prolifique souffre d'un



David Lodge

incurable cancer du foie. Lodge remonte le fil des années et épluche les milles facettes du bonhomme. En 1895, moyennant la somme de cent livres, Wells publie en feuilleton *La machine à explorer le temps* dans *The New Review*. Son premier roman et son premier succès.

Il ne s'arrêtera plus de produire, de mettre en scène des hommes cherchant à comprendre ce qui ne va pas dans la société contemporaine. Outre l'écriture, la grande affaire de Wells est le sexe. Isabel, sa première épouse, se montre

hélas pour lui peu portée sur la chose. Qu'importe puisqu'il rencontre ensuite la jeune Catherine qu'il initie mais qui peine à s'abandonner. Puis Rosamund, dont il veut parfaire l'éducation, laquelle prétend avoir assez d'amour pour deux. N'oublions pas Dorothy Richardson et Violet Hunt. Amber, qui se fait appeler Dusa, dont il sera le « *Master* ». Ou la formidable écrivaine Elizabeth von Arnim, qui estime qu'il sent le miel...

Solidement documenté mais non exempt de quelques longueurs, *Un homme de tempérament* sonde une époque tourbillonnante et sa société littéraire, particulièrement vivace. Le roman de Lodge permet aussi de mieux comprendre le parcours et la psychologie d'un maître de l'utopie doublé d'un chanfre de l'amour libre.

AL. F.

David Lodge

Un homme de tempérament
RIVAGES

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR MARTINE AUBERT
TIRAGE : 70 000 EX.
PRIX : 24,50 EUROS ; 720 P.
ISBN : 978-2-7436-2291-6
SORTIE : 4 JANVIER



9 782743 622916

11 JANVIER > HISTOIRE Hongrie

Seize jours en enfer

Eva Langley-Dános était dans le wagon de l'un des derniers convois de déportés.



« Noyées dans le désespoir, nous restons assises toute la journée dans notre coin. Nous sommes trop fatiguées pour parler. De toute façon, qu'aurions-nous à nous dire ? » Eva Langley-Dános

fait partie de ces soixante-quinze femmes agonisantes entassées comme du bétail dans ce wagon qui devient leur enfer. Elle a 26 ans et elle pèse vingt-six kilos. Les nazis ont fait partir ce convoi de Ravensbrück. Destination inconnue. Pendant seize jours, ces femmes hongroises et polonaises, juives ou non, vont connaître l'horreur : l'entassement au milieu des excréments, la faim, la soif, le retour à la bestialité pour certaines, la folie pour d'autres, et la mort qui prend le pouvoir.

« Klara est la première d'entre nous sur laquelle je discerne les signes avant-coureurs de la mort et cela me remplit de peur. Discrètement j'attire l'attention de Lili sur ses pieds gonflés et son visage squelettique. Lili aussi pense maintenant qu'une de nous quatre ne parviendra jamais au terme de notre voyage. »

Parmi ces quatre amies hongroises, deux, Lili et Hanna, ont participé à cette expérience spiri-



Les portes du camps de Dachau.

tuelle connue sous le nom de *Dialogues avec l'ange*, qui fut un immense succès de librairie dans les années 1970. Gitta Mallasz la catholique, qui assistait à ces séances, traduisit ces conversations en français au cours desquelles un ange dispensait sa sagesse à trois Juives qui se cachaient du régime antisémite de Horty. Eva Langley-Dános sera la seule survivante. Mais surtout son texte est l'un des rares témoignages sur ces trains de déportés qui erraient de camp en camp dans les toutes dernières semaines du III^e Reich.

Ce document exceptionnel, rédigé à la hâte après la guerre, fut publié en version abrégée dans un hebdomadaire du haut Doubs en 1948,

puis sous forme de livre en anglais en 2000. Eva raconte de l'intérieur cette prison roulante avec force détails. Elle n'en rajoute pas. Il lui suffit de décrire pour faire comprendre la situation épouvantable d'où surnagent quelques chants yiddish : les cadavres qui servent d'oreillers, l'arrêt à la gare de Bayreuth, les bombardements et le rituel « *Combien de morts ?* » demandé par les SS à chaque étape. Elles sont quarante-cinq à leur arrivée à Dachau, où elles seront libérées le 29 avril 1945.

Préfacé par Françoise Maupin et Patrice Van Eersel, qui replacent l'ouvrage dans l'histoire des *Dialogues avec l'ange* alors

qu'il la dépasse de très loin, le livre est augmenté d'une postface de Robert Hinshauw, qui donne tous les éléments biographiques sur Eva Langley-Dános. Laquelle mourut en 2001 en Australie, où elle avait refait sa vie après avoir côtoyé de si près la mort. Et de ce livre poignant, de ces destins brisés, de ces femmes écrasées, on retiendra l'image d'une jeune fille de 17 ans qui martèle la paroi du wagon pour qu'on vienne en aide à sa mère mourante. En vain. D'où ce commentaire d'Eva Langley-Dános : « *Il n'y a pas de miséricorde.* »

LAURENT LEMIRE

Eva Langley-Dános

Le dernier convoi

ALBIN MICHEL

TIRAGE : 10 000 EX.

PRIX : 17 EUROS ; 2 108 P.

ISBN : 978-2-226-23863-4

SORTIE : 11 JANVIER



9 782226 238634

12 JANVIER > PHILOSOPHIE Italie

Entre ciel et terre

Le philosophe Giorgio Agamben examine les méandres de la liturgie. Pour trouver de la politique !



Avec *Opus Dei*, Giorgio Agamben poursuit sa vaste enquête philosophique sur l'*Homo sacer*, « l'homme sacré ». Il est cette fois question de la liturgie à travers une démarche que le philosophe italien qualifie d'« archéologie de l'office ».

« Le monde que nous avons devant nous n'est pas un monde qui est ou qui se contente de devenir, mais un monde qui doit obéir à l'injonction d'un sois. » Puisque le réel n'existe que s'il est gouvernable, la liturgie ou l'office vont s'employer à faire le lien entre le ciel et la terre en mettant un peu d'ordre ici-bas, notamment en imposant à l'être croyant des devoirs. L'Eglise fonde ainsi sa pratique de l'*opus Dei* – « œuvre de Dieu » – sur l'Épître aux Hébreux et l'Épître de Clément aux Corinthiens. « La liturgie, écrit Giorgio Agamben,

réalise la communauté politique entre Eglise céleste et Eglise terrestre. »

Cette communauté politique se manifeste avec le mouvement liturgique qui prend son essor après la Première Guerre mondiale en réaction à l'individualisme humaniste et à la rationalisation du monde. On peut même considérer – même si Agamben ne fait pas le lien – une proximité entre cette vague liturgique et la création en 1928 de l'organisation Opus Dei par Josemaria Escrivá de Balaguer au sein de l'Eglise catholique.

Chemin faisant, le mystère liturgique devient la réalité de l'Eglise, ce par quoi elle s'ancre sur la terre des hommes. L'*opus Dei* transforme l'être en devoir dans une sorte de métamorphose qui rassemble éthique et politique. Spécialiste de Heidegger et de Benjamin, Agamben aime naviguer dans les concepts. La théologie médiévale n'en manque pas. Dans une démarche qui s'apparente à celle de Michel Foucault, il s'engage dans une sorte d'archéologie du commandement et de la volonté qui requiert une belle agilité intellectuelle.

Ce livre savant, austère et fascinant examine les liens entre religion, devoir et pouvoir. Il plonge dans les mots de la liturgie et observe la manière dont ils s'organisent. Il y a quelque chose de stupéfiant dans cette façon de décortiquer le vocabulaire de la théologie et de le soumettre au crible de Nietzsche, Kant ou Aristote.

Dans la continuité d'une œuvre déjà considérable, Giorgio Agamben – il est né en 1942 – montre comment l'Eglise a inventé un nouveau paradigme politique et ce que nous pouvons en tirer, nous, dans notre réflexion sur nos sociétés. Pour lui, cela revient à se demander comment penser « une éthique et une politique entièrement libérées des concepts de devoir et de volonté ». Vaste programme... L. L.

Giorgio Agamben

Opus Dei. Archéologie de l'office

SEUIL

TRADUIT DE L'ITALIEN

PAR MARTIN RUEFF

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 19 EUROS ; 192 P.

ISBN : 978-2-02-105006-6

SORTIE : 12 JANVIER



9 782021 050066

12 JANVIER > ESSAI France

Nizan, évidemment

Yves Buin dresse le portrait de l'auteur d'*Aden Arabie*. Un révolté tragique.



Il y a des phrases tellement célèbres qu'elles font disparaître leurs auteurs. « *J'avais 20 ans et je ne laisserai personne dire que c'est le plus bel âge de la vie* » a beaucoup contribué à la méconnaissance de Paul Nizan (1905-1940). C'est un peu pour conjurer ce mauvais sort fait à la postérité que le psychiatre et auteur de romans policiers Yves Buin a entrepris ce travail. Il possédait déjà une bonne expérience dans ce domaine puisqu'il avait signé en 2006 et en 2009, excusez du peu, un Kerouac et un Céline dans la collection « Folio biographies ». Nizan, donc ! Par quel bout le prendre ? Le militant communiste, le romancier stendhalien, l'essayiste pamphlétaire ? Écoutons-le : « *Je ne suis ni amer, ni désespéré, ni pessimiste ; je suis tragique.* » Dans la fameuse préface écrite pour la réédition d'*Aden Arabie*, au lieu de nous donner la clé de l'homme et de l'œuvre, Sartre avait changé la serrure. C'est plus commode. Dans son entreprise de

« désensartrisation » de Nizan, Yves Buin se contente de relater l'existence de cet écrivain foudroyé par la guerre à 35 ans.

« Révolté » est sans doute le mot qui caractérise le mieux Nizan. Avec tous ses excès, voire son conformisme. Il fut d'ailleurs brièvement séduit par le fascisme du Faisceau de Georges Valois. Ce sera finalement, jusqu'au pacte germano-soviétique, le communisme. C'est bien ce qui ressort de cette biographie traversée par les grandes figures intellectuelles de l'entre-deux-guerres. Sartre, évidemment, le compagnon de turne à Normale sup, l'ami, le confident, mais aussi Gide, l'incarnation même du « grantécrivain », ou encore Malraux, dont il se sentira si proche au moment de la guerre d'Espagne. « *Cette révolution-là, je la comprends.* » Pour bien saisir la connivence entre ces deux-là, Clara avoua à Malraux après sa lecture d'*Aden Arabie* : « *Si je n'avais pas joué sur vous, j'aurais joué sur le garçon qui a écrit ça.* »

De 22 à 35 ans – il écrivit *Aden Arabie* à 26 –, Nizan s'est comporté en intellectuel révolutionnaire, toujours accompagné par Henriette, la femme de sa courte mais intense vie. Trois romans – *Antoine*

Bloyé, *Le cheval de Troie* et *La conspiration* – ont suffi à l'inscrire dans la littérature française. Pourtant, Yves Buin nous fait prendre conscience du déséquilibre de cet homme qui fonce entre Stendhal et Lénine. Après le traumatisme de 14-18, qui vit l'explosion des avant-gardes révolutionnaires et la montée des totalitarismes en Europe, Hegel et Marx ont remplacé Rimbaud et Lautréamont. Pas étonnant, en conséquence, que pour Nizan le fameux voyage à Aden n'ait pas été à la hauteur de ses espérances.

Le Nizan d'Yves Buin est foncièrement manichéen. Parce que « *le monde est ainsi* », justifiera le révolté. L'observation du réel l'a conduit à ce constat où les hommes et les idées s'affrontent. Qu'on le veuille ou non, les écrivains sont aussi le produit de leur époque. Cette biographie nous rappelle combien la sienne fut tumultueuse.

L. L.

Yves Buin

**Paul Nizan :
la révolution
éphémère**

DENOËL

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 23 EUROS ; 352 P.

ISBN : 978-2-207-10939-7

SORTIE : 12 JANVIER



9 782207 109397

13 JANVIER > BD Belgique

A la vie, à la mort

Passant avec profit à la couleur, **Judith Vanistendael** accompagne sans pathos les membres d'une famille confrontés à l'agonie de l'un d'eux, atteint d'un cancer.



Une histoire dramatique ne suffit pas à faire une œuvre et, en lisant le synopsis de *David, les femmes et la mort*, on craint le pire : « *Au moment où naît sa petite-fille Louise, David apprend qu'il a un cancer. Mais la parole n'a jamais été son fort et il préfère taire la maladie, la douleur et la fin qui se profile. Au grand dam des femmes de sa vie – sa femme Paula, ses filles Miriam et Tamar. Impuissantes, elles assistent à ce délitement silencieux, mais inexorable* »... Mais on se souvient aussi que Judith Vanistendael n'en est pas à son premier pari risqué. Et qu'en se coltinant, dans le très autobiographique *La jeune fille et le nègre* (deux volumes parus en 2008 et 2009 chez Actes Sud-L'An 2), avec les problèmes des sans-papiers à travers la relation amoureuse d'un Togolais et d'une jeune Bruxelloise obligée de l'épouser pour empêcher son expulsion, elle avait évité les pièges du politiquement correct. Elle affirmait à la fois finesse d'observation et esprit d'autodérision. La dessinatrice flamande évite de même le pathos et la mièvrerie dans *David, les femmes et la mort*, pour lequel elle est passée avec profit à



JUDITH VANISTENDEAEL/LE LOMBARD

la couleur. Elle livre lucidement et sans détour les états d'âme et l'anxiété de ses personnages obligés d'assumer l'évidence de la mort qui vient. Lui-même résigné, David s'efforce de profiter sans artifice de ses derniers instants au contact de sa femme, de ses filles et de sa petite-fille. Miriam se partage presque sans broncher entre sa fille nouveau-née et son père mourant. La petite Tamar manifeste jusqu'au bout à David son affection et sa joie de vivre. Tandis que Paula se trouve écartelée entre les charges du quotidien, son amour pour l'homme qu'elle aime et l'anticipation de sa disparition.

Réduisant les dialogues à l'essentiel, Judith

Vanistendael se concentre sur les vibrations des corps et des esprits, restituant par son trait et ses couleurs jusqu'aux moindres changements de l'atmosphère. Son trait se charge même d'une sensualité envoûtante pour installer des ambiances où les angoisses le disputent à la tendresse ; désacraliser la mort et en faire un épisode, majeur, de la vie.

FABRICE PIAULT

**Judith Vanistendael
David, les femmes
et la mort**

LE LOMBARD

TRADUIT DU NÉERLANDAIS

PAR HÉLÈNE ROBBE

TIRAGE : 8 000 EX.

PRIX : 24,95 EUROS ; 280 P. COUL.

ISBN : 978-2-8036-3024-0

SORTIE : 13 JANVIER



9 782803 630240



JOHN FOLEY/P.O.L.

Déetective incertaine

Nathalie Léger, chercheuse et commissaire d'exposition, piste des inconnues célèbres dans des livres inclassables.

Enquêter sans savoir ce que l'on espère trouver, suivre les traces de quelqu'un que l'on ne connaît pas et s'égarer au cours de la filature, voilà en quoi consiste l'essentiel du travail de Nathalie Léger. Profession : détective. Après un premier roman enchanteur, *L'exposition* (P.O.L., 2008), où elle sondait le mystère de la comtesse de Castiglione à travers les portraits photographiques que cette beauté du XIX^e siècle a fait faire d'elle durant toute sa vie, *Supplément à la vie de Barbara Loden*, un nouveau texte hors genre, est une variation autour de la comédienne américaine qui a écrit et réalisé en 1970 un unique chef-d'œuvre dans lequel elle tenait le rôle-titre, *Wanda*. L'histoire d'une fille qui, dans la minière Pennsylvanie, quitte mari et enfants... Un inoubliable personnage de femme qui erre. « *Il est vraiment difficile de bien raconter une histoire simple* », avait dit à l'un de ses proches la cinéaste qui fut la seconde femme

d'Elia Kazan. L'écrivaine ne la contredira pas. Nathalie Léger est aujourd'hui directrice adjointe de l'Imec, où elle est entrée comme chercheuse il y a une vingtaine d'années, avant d'intégrer l'équipe dirigée par Olivier Corpet en 2004, au moment du déménagement de l'Institut de Paris à l'abbaye d'Ardenne. Au départ, elle s'est occupée des archives sur le théâtre. Un parcours naturel pour celle qui travaillait aux débuts des années 1990 comme assistante à la mise en scène auprès de Jacques Lassalle, alors administrateur de la Comédie-Française. Au cours de cette première période, elle se chargera notamment de l'organisation d'une grande exposition consacrée à Antoine Vitez à Avignon, et de la direction des cinq volumes de ses *Ecrits sur le théâtre* publiés par P.O.L. Puis, à partir de 1996, c'est « *la grande aventure* » avec le fonds Roland Barthes. Pour l'Imec, en coédition avec Seuil, elle établira en 2003 l'édition de *La préparation du roman*, les deux derniers cours du

sémiologue au Collège de France, ainsi que la « *présentation plus légère* », moins scientifique, de ce « *livre fragile, ténu, presque un murmure* » qu'est *Journal de deuil* (en janvier chez Points). Elle sera aussi, avec Marianne Alphant, commissaire de l'exposition « *Roland Barthes* » à Beaubourg en 2002-2003.

Intuitions et ruptures. Nathalie Léger poursuit en parallèle l'expérimentation d'une écriture à la fois plus fictionnelle et subjective, amorcée avec l'essai déjà très singulier *Les vies silencieuses de Samuel Beckett* (Allia, 2006). *Supplément à la vie de Barbara Loden* part d'une commande. La narratrice doit rédiger une notice sur *Wanda* pour un dictionnaire de cinéma mais se perd (et trouve autre chose) en route. « *J'avais le sentiment de maîtriser un énorme chantier dont j'extrairais une miniature de la modernité réduite à sa plus simple complexité : une femme raconte sa propre histoire à travers celle d'une autre* », écrit-elle au début du récit, qui monte en parallèle les trajectoires liées de plusieurs femmes : Barbara Loden, Wanda, la narratrice, sa mère, mais aussi la jeune femme du fait divers réel qui a inspiré la réalisatrice... On retrouve cette narration séduisante, doucement entêtée, fragmentée et pourtant fluide qui se construit par intuitions, corrélations et ruptures. Une forme souple pour une quête oblique. « *Je suis assez incertaine* », dit Nathalie Léger. La narratrice, elle, précise : « *J'hésite entre ne rien savoir et tout savoir, n'écrire qu'à la condition de tout ignorer ou n'écrire qu'à la condition de ne rien omettre*. » Mais plus encore dans ce livre, l'écrivaine reconnaît s'être employée, en bonne lectrice de Barthes et de sa « *Leçon inaugurale* », à « *se désapprendre* », à se défaire de la théorie, pour parler toujours plus indirectement de ce qu'est l'écriture.

A l'Imec, Nathalie Léger a créé « *Le lieu de l'archive* », une collection de fascicules dans laquelle elle interroge des écrivains et des artistes – après Maurice Olender, Jean-Bertrand Pontalis et Jean-Luc Nancy, ce sera prochainement au tour de Gwenaëlle Aubry – sur leur relation « *au passé de leur propre travail* ». L'archive, avance-t-elle dans la présentation de ces entretiens, « *c'est ce qui reste, dira-t-on, mais c'est aussi, dit l'étymologie, ce qui commence* ». Dans ses livres, les fins, les impasses sont aussi des débuts. Et quand le fils de Barbara Loden, contacté au téléphone, demande à la narratrice : « *J'ai 25 boîtes d'archives [...], qu'est-ce que vous cherchez ?* », elle ne sait pas quoi répondre. Mais ça ne l'empêche pas de continuer à chercher.

VÉRONIQUE ROSSIGNOL

Supplément à la vie de Barbara Loden, Nathalie Léger (P.O.L.), ISBN : 978-2-8180-1480-6, 13 euros, 160 p., sortie le 5 janvier.